4

RAPPORT

AU PUBLIC, DE QUELQUES ABUS

Auxquels le Magnétisme animal a donné lieu.

Par M. F. L. THOMAS D'ONGLÉE, D. de la Faculté de Médecine.

Opinionum commenta delet dies; Naturæ judicia confirmat. CICERO.



A PARIS,

Chez la Veuve HERISSANT, rue neuve N. D. à la Croix d'or;

Et chez les Marchands de Nouveautés.

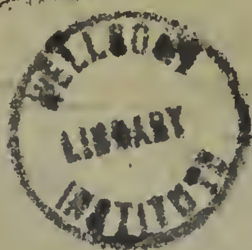
M. DCC. LXXXV.

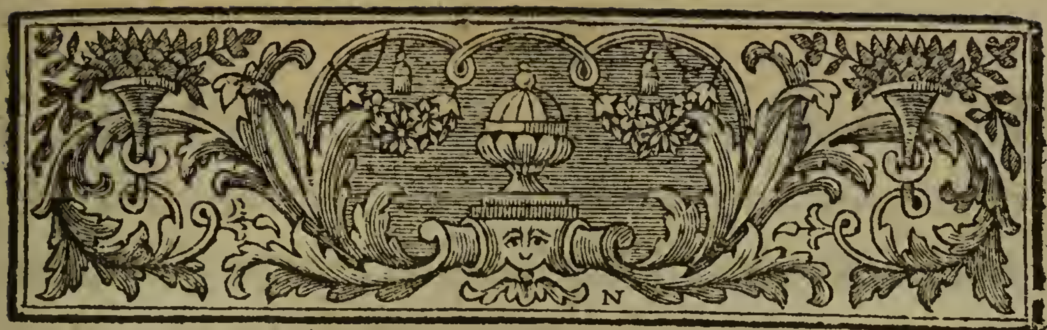
du 10 7bre

avec les cartons.

Ce Rapport devoit paroître il y a trois mois. Le feu qui a pris, le 12 Avril, dans la maiſon que j'occupe, m'a mis dans le cas d'en recommencer une très-grande partie : le courage a ſuppléé au trouble & à l'embarras d'un ſi cruel événement.

Je profite de l'occaſion pour remercier MM. les Officiers des Gardes-Françoiſes de leur attention continuelle à veiller eux-mêmes à tout ce qui ſe paſſoit tant au-dehors qu'au-dedans. Ils voudront bien m'excuſer ſi je ne l'ai pas fait plutôt ; mais on ne fait pas tout ce qu'on veut. Je les ſupplie de recevoir les ſentimens de la reſpectueuſe reconnoiſſance dont je ſuis pénétré envers des Hommes ſi honnêtes, ſi généreux & ſi utiles à leurs Concitoyens.





RAPPORT
AU PUBLIC
DE QUELQUES ABUS

Auxquels le Magnétiſme animal a donné lieu.

LA Faculté de Médecine de Paris a tenu pluſieurs aſſemblées avant & après le Rapport de MM. les Commiſſaires nommés par le Roi, & demandés par M. Deſlon, pour donner leurs avis ſur le Magnétiſme animal. Quelques-uns de ſes Membres, les uns, perſuadés de l'opinion des Commiſſaires,

leurs confreres ; les autres, inquiets par curiosité, ou impatiens, selon le flux & reflux, avoient imaginé prononcer d'avance sur la conduite de ceux qui se seroient fait initier chez MM. *Mesmer* & *Deslon.* Je me rendis à la premiere convocation de ce genre ; les billets étoient conçus en ces termes : *Convocentur, &c..... de irregulari plurium Doctorum agendi ratione, qui Magnetismum animalem, ut aiunt, practitant deliberaturi ;* Pour délibérer sur la conduite irréguliere de plusieurs Docteurs, qui pratiquent ce qu'ils appellent le Magnétisme animal. Je me trouvai le septieme opinant. Je voulus expliquer les raisons qui m'avoient déterminé à aller chez M. Deslon, & m'appuyer de l'autorité d'un Auteur moderne, qui, dans une dissertation sur les esprits animaux, avoit parlé du Magnétisme. Aussitôt un Docteur, connu par ses talens chimiques, mais dont les esprits ne sont pas toujours au parfait degré de saturation, éleva la voix, en assurant que cela n'étoit pas bien exact. Je ne veux pas croire qu'il se soit exprimé moins décemment ; je confesse,

malgré le respect dû à la Faculté, que je ne pus m'empêcher de lui répondre ainsi : » Si Monsieur sait lire, je le prie de par-» courir la dissertation de, &c. . . . . . Je demande pardon d'un détail aussi minutieux ; mais il est essentiel de ne rien omettre. L'habitude d'interrompre, tolérée si souvent dans les Assemblées, & toujours impunie, me fit prendre le parti de ne pas en dire davantage : je me restreignis à suivre l'avis sage de M. le Clerc ; & je conclus que la Faculté ne pouvoit délibérer sur cet article, avant le Rapport, &c.

Un des Commissaires parla peu de temps après, & remontra qu'il falloit leur donner le temps de faire leurs observations, & prouva qu'il n'y avoit pas lieu à delibérer (1). Hé bien, cet avis ne passa qu'à la pluralité de quelques suffrages sur 50 à 60 voix.

(1) On peut conjecturer, d'après les observations de ce Médecin très-honnête & très-sensé, que les Commissaires de la Faculté ont été harcelés par plusieurs confreres, pour porter un jugement le plus promptement possible.

Le Rapport fait & publié, on preſſe les Aſſemblées, avec les mêmes billets de convocation. On dénonce trente Doĉteurs magnétiſans; on donne un *veniat* à chacun en particulier. Ils arrivent preſque tous, & ſont relégués dans une ſalle ſéparée de l'Aſſemblée. Chacun attendoit avec impatience l'appel général, & ſe promenoit en long & en large avec ſa façon de penſer & d'agir. On m'apprend qu'il eſt queſtion de nous faire ſigner une eſpece de Formulaire. Nous verrons ce qu'il contient, dis-je alors; & nous ſignerons ou nous ne ſignerons pas.

L'Appariteur paroît enfin, & m'appelle, comme le plus ancien; j'avois cet honneur-là. J'entre, fort ſurpris de n'être ſuivi d'aucun de mes compagnons. On me fait aſſeoir; & M. le Doyen commence par me demander ſi j'ai donné de l'argent pour me faire inſtruire du Magnétiſme. Surpris encore plus de cette queſtion, je répondis par reſpeĉt, que M. Deſlon ne prenoit point d'argent; qu'il ne recevoit que des Médecins pour obſerver & l'aider; qu'il

étoit, on ne peut pas plus honnête, modeste & complaisant ; & que d'ailleurs la Faculté ne l'ignoroit pas.

Je ne fatiguerai point le Lecteur par le détail des autres questions. Je fus interrogé en criminel, & je me croyois transféré en la Chambre de la Tournelle. On finit enfin par me présenter un arrêté de la Compagnie, & une formule, auxquels je ne crus pas devoir m'assujettir. Je ne voulus point signer, & répétai à la Faculté, pour lui prouver mon zele & ma soumission, que je n'avois pas encore trouvé dans cette méthode un degré d'utilité suffisant pour leur en rendre compte ; que j'y avois observé quelques effets, pouvant être attribués à l'action de la chaleur d'un homme sain sur un infirme ou malade (effets qui demandoient la plus grande attention, & plus d'expérience) ; qu'il falloit, pour magnétiser les malades dans leur lit, non-seulement beaucoup de courage, mais aussi beaucoup de santé, de force & de patience ; que je n'avois pas dessein d'avoir un baquet chez moi ; & que je leur promettois

de ne point pratiquer moi-même cette méthode chez mes malades, &c. Je ſortis; un autre me ſuccéda, &c. . . .

Il y eut encore deux Aſſemblées, néceſſaires pour former un décret. J'y fus convoqué comme la premiere fois, avec un *veniat* particulier du Doyen. N'ayant rien à ajouter ni à retrancher à ce que j'avois déja dit, j'écrivis cette Lettre oſtenſible.

Ce 18 Septembre 1784.

MONSIEUR LE DOYEN,

Il ne m'eſt pas poſſible de me rendre à la convocation de la Faculté, pour confirmer un décret rendu contre ceux qui pratiquent, dit-on, le Magnétiſme animal. J'ai cherché à m'inſtruire de cette méthode, quand j'ai appris que le Miniſtre avoit nommé des Commiſſaires pour en rendre compte; & j'ai continué pendant environ trois mois, comme obſervateur déſintéreſſé, pour en connoître les effets, chez M. Deſlon, comme j'aurois fait dans un Hôpital,

pour l'épreuve d'un remede nouveau ou inconnu. Ne pratiquant point le Magnétiſme animal, je ne ſuis point dans le cas d'être compris dans ce décret. J'ai rendu compte à la Faculté de ma façon de penſer ſur cette pratique, par reſpect & par attachement pour mon Corps. Fidele à ma parole, ſuivi dans mes idées réfléchies, ſtable dans mes devoirs, je ne me ſuis jamais exposé à aucun reproche. Devois-je m'attendre à ſubir un interrogatoire auſſi *indiſcret qu'irrégulier ?*

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit dans la derniere Aſſemblée ; & je vous prie, MONSIEUR LE DOYEN, de perſuader à la Faculté, ou du moins à quelques-uns de ſes Membres, que ma conduite n'a jamais été irréguliere.

Je ſuis très-ſenſible à l'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde ; & j'eſpere que vous me permettrez d'aller vous en marquer ma reconnoiſſance.

Je ſuis, avec reſpect, MONSIEUR LE DOYEN, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, D'ONGLÉE.

Troiſieme Aſſemblée, même convocation, même *veniat*, & même réponſe.

Je dois communiquer ici la formule qu'on me préſenta à ſigner : « Aucun Docteur » ne ſe déclarera partiſan du Magnétiſme » animal, ni par ſes écrits, ni par ſa pra- » tique, *ſous peine d'être rayé du Tableau* » *des Docteurs-Régens* ».

Le deſpotiſme le plus abſolu de l'opinion peut-il être mieux caractériſé ? le fanatiſme de l'imagination peut-il être plus clairement dévoilé ? Tremblez, Médecins & Phyſiciens qui cherchez à vous inſtruire ! Vous oſiez autrefois, parmi les erreurs, ou par des expériences incertaines, chercher les traces de la vérité ; voulez-vous aujourd'hui épier les ſecrets de la Nature ? ſervez-vous des lunettes de nos fameux Méchaniciens ; elles ſont un peu troubles, même obſcures ; cela ne fait rien ; on ne veut pas vous en permettre d'autres. Votre façon de penſer ſera déſormais ſubordonnée à la volonté de nos ſavans Inquiſiteurs, & à la routine des Ecoles ; & ſi vous vous aviſez de porter des regards trop curieux ſur les rayons de

la lumiere, & de réfléchir ſur les ſenſations de la chaleur; l'*autodafé* eſt bientôt prononcé; les mêmes rayons, dirigés & réfléchis par des miroirs ardens, s'ils ne peuvent vous aveugler, produiront au moins votre *radiation.*

La radiation eſt une punition déshonorante pour celui qui la mérite; auſſi a-t-on le droit de réclamer la juſtice des Magiſtrats, & l'eſpoir de l'obtenir, quand on n'a manqué ni aux loix, ni à la décence, ni à la délicateſſe de ſa profeſſion.

Je ne ſuis point rayé; je ſuis ſimplement *dérégenté*, c'eſt-à-dire, privé des émolumens & des honneurs de la Régence. Quant aux émolumens, mes Confreres ſavent très-bien que jamais l'intérêt ne m'a conduit à la Faculté, ni même auprès des malades. Quant aux honneurs, je ſens, comme je le dois, la privation des droits honorifiques, tels qu'ils ſoient : peu touché néanmoins de la privation du droit de Profeſſeur; je ne l'ai jamais été qu'une fois; & j'ai connu par moi-même la difficulté d'une beſogne bien faite. Il faut avoir les

talens néceſſaires & particuliers ; ou au moins des talens plus exercés. On ne manque point d'excellens ſujets & très-inſtruits ; mais, tant que le Gouvernement ne rendra pas les Profeſſeurs perpétuels, aucun d'eux ne fera de grands efforts ; ſur-tout, quand ils meſureront le peu de temps qu'ils ont pour ſe diſpoſer, & pour donner ſoixante à ſoixante-dix leçons dans l'eſpace de huit mois, au bout deſquels ceſſent leurs fonctions.

J'ai été vraiment ſenſible à la privation d'être convoqué aux Aſſemblées, & de l'honneur de m'y trouver avec des Confreres que j'eſtime & honore. J'ai cependant une conſolation, quand je penſe que douze à quinze têtes conduiſent la Faculté ; que les jeunes gens, par un zele inconſidéré (qu'on a grand ſoin d'entretenir), & qu'ils confondent avec l'eſprit de Corps, adoptent les avis de ces Meſſieurs, & les diſcutent aſſez ſouvent avec enthouſiaſme : encore, ſur un tiers ou moitié au plus de la Faculté, qui compoſe ordinairement les grandes Aſſemblées, il n'y a preſque jamais

de conſentement unanime. Auſſi a-t-on eu l'attention de ne pas omettre dans le décret fait contre moi un *longè majori ſuffragiorum numero* (1). Il en eſt donc quelques-uns dont l'opinion ne ſe regle pas ſur la multitude, & n'eſt point ébranlée par les cris & le tumulte. Ils auront cherché à ramener les eſprits, & à y rétablir l'équilibre & l'harmonie, & par la douceur, & par de bonnes raiſons; foibles ſecours contre des maux ſi opiniâtres. Je leur fais le plus grand gré de leur courage, & je leur fais les mêmes remercîmens que s'ils euſſent réuſſi.

J'attendois tranquillement le moment de calme où mes Confreres répareroient leur injuſtice vis-à-vis de moi; & je me croyois en droit de l'eſpérer, lorſqu'un ami vint me demander, dans le courant de Janvier dernier, le décret en original lancé contre moi. Je ne crus point devoir le refuſer. Il

---

(1) On m'a aſſuré que cette derniere Aſſemblée étoit compoſée, au plus, de trente Docteurs, & que pluſieurs s'étoient retirés.

ne m'a été rendu que vers le milieu de Mars, ſoit par oubli, ſoit par négligence de part & d'autre. En un mot, on me fit obſerver, qu'outre le prononcé d'un *oſtraciſme conditionnel*, il s'y trouvoit une eſpece d'injonction d'être plus circonſpect, d'être plus zélé, plus reſpectueux & plus ſoumis à la Faculté. J'avois jeté les yeux, il eſt vrai, ſur le décret ſignifié, ſans avoir trop examiné les expreſſions, & je l'avois enfermé dans un ſecrétaire avec ſoumiſſion, ainſi que dans la plupart des pays méridionaux on reçoit & on renferme les Bulles de Rome.

Ou cette expreſſion eſt de ſtyle, ou elle a été ajoutée. Quoi qu'il en ſoit, cette imputation ſembleroit donner au moins quelque degré de vraiſemblance aux motifs du décret : quelques gens pourroient bien ſe perſuader que j'aurois manqué à la Faculté. Trop de prudence alors ſeroit hors de ſaiſon, & dégénéreroit en lâcheté ; je dois à mes concitoyens le détail de la conduite que j'ai tenue depuis la fin d'Avril 1784, juſqu'au Rapport des Commiſſaires, &c.

Je pris la plume ſur-le-champ, & me déterminai à recueillir toutes mes idées, & à publier mes faits & geſtes.

Ainſi, je vais expoſer les circonſtances & les raiſons qui m'ont conduit chez M. *Deſlon*. Je démontrerai la foibleſſe des motifs du jugement rendu contre moi, & l'injuſtice des Membres qui ont ſoulevé la Faculté dans cette occaſion. Ce n'eſt point directement contre mon Corps que j'éleve la voix, mais contre ces têtes *électriſées en trop*, qui finiront un jour par détruire un Corps reſpectable, & peut-être le plus ſavant. Je paſſerai enſuite en revue quelques ouvrages anti-magnétiques, peu capables de détourner le Médecin & le Phyſicien de ſes obſervations ſur le fluide animal.

Je me flate de trouver aujourd'hui les eſprits plus raſſis, & moins prévenus pour ou contre le rapport que je fais d'une matiere tant de fois reſſaſſée.

C'eſt votre juſtice que je réclame, ô Public reſpectable! Je ſuis bien loin de vouloir ni vous ſéduire ni vous tromper. Ayez la patience de me lire.

On me force de justifier une conduite taxée d'irrégularité. Ma délicatesse & celle de ma profession exigent que j'en rende le compte le plus exact. Ceux dont je suis connu me rendent justice, & même plusieurs de mes Confreres. Il en est peut-être quelques-uns qui me la rendent intérieurement ; mais, je ne sais par quel motif, ou du moins je veux l'ignorer, ils feignent de ne pas me connoître assez pour s'expliquer ouvertement. Sont-ils fâchés de me donner une petite mortification ? On seroit bien fondé à croire que non ; & bien des gens me l'ont persuadé. L'occasion ne s'étoit pas encore présentée ; ils se sont empressés de la saisir ; & l'ombre d'une faute devint bientôt une réalité (1). Ils crient contre l'imagination exaltée, sans savoir s'en garantir : la mienne ne s'est jamais montrée telle que pour le bien général. Je n'ai jamais été entraîné dans mes démarches, ni par l'intérêt, ni par la prévention ; &

(1) Il faut convenir qu'il est plus aisé de saisir une ombre que des corpuscules imperceptibles.

je me reprocherois de n'avoir pas toujours cherché les occasions de m'instruire dans mon état, pour contribuer à l'utilité publique de tous mes talens & de toutes mes forces.

M. Mesmer est à Paris depuis six ans entiers à annoncer une doctrine, à magnétiser, & à faire, disoit-on, des miracles : les sensations qu'il opéroit chez lui se sont étendues dans toutes les sociétés, à la Cour même, & peu à peu dans toutes les Provinces du Royaume. Des Médecins alloient chez lui, dès 1778 & 1779, sans aucune commission du moins connue. J'imaginois qu'ils rendroient compte à la Faculté assemblée de ce qu'ils auroient vu, & qu'elle en prendroit connoissance : elle est restée dans l'inaction pendant quatre à cinq ans. A Dieu ne plaise de lui en faire aucun reproche ! Je suis un de ses Membres ; ses Membres sont autant d'enfans ; une Mere ne peut ni ne doit avoir tort.

En effet, si l'on s'est élevé contre cette indolence, la Faculté avoit de bonnes raisons pour attendre avec tranquillité ; je les

ignorois en partie, lorſqu'il parut une brochure en 1781, intitulée, *Lettre d'un Médecin de Paris à un Médecin de Londres.* Selon l'auteur, *le Magnétiſme n'eſt pas poſſible : fût-il poſſible, il n'exiſte point ; & lors même qu'il exiſteroit, on ne pourroit l'admettre ſans imprudence & ſans danger.* Il y rappelle les propoſitions faites à M. Meſmer par un grand Miniſtre (il a eu tort de ne pas les accepter alors), & celles que cet homme fameux fit à la Faculté de Médecine, en forme de défi ; forme qu'il n'étoit pas poſſible d'admettre avec une certaine confiance, & qui parut inſuffiſante pour aſſeoir un jugement ſûr & inconteſtable. J'ai été fâché, en liſant cet ouvrage, d'y trouver un mélange d'eſprit, d'érudition & d'inconſéquences, de raiſonnemens juſtes, & de ſophiſmes qu'on pourroit aiſément rétorquer, ſi l'on vouloit s'en donner la peine. Tous les Philoſophes ont regardé *la Médecine comme une inſtitution qui appartient autant à la Politique qu'à la Nature ; comme une inſtitution qui n'intéreſſe pas moins l'homme conſidéré comme un être phyſique, qu'il*

qu'il faut conſerver, que comme un être moral qu'il faut conduire. Mais il ne s'enſuit pas qu'il ſoit dangereux pour l'État & pour la Société de trouver un moyen de fortifier les conſtitutions d'êtres d'une complexion foible, ou infirmes par accident. Mais il ne s'enſuit pas qu'un Médecin pécheroit contre les inſtitutions civiles, d'employer un remede préſervatif, ſi l'expérience le lui faiſoit connoître. La Médecine prophylactique ſeroit plus utile & plus agréable que la clinique; & le Public & les Médecins y gagneroient beaucoup. Mais, pour conſerver *cet être phyſique*, & conduire *cet être moral*, n'étoit-il pas convenable, ſelon la Politique & la Nature, de chercher au plutôt tous les moyens poſſibles pour le délivrer de toute incertitude ſur un objet ſi précieux, celui qui intéreſſe ſa ſanté? Mais enfin, n'étoit-il pas eſſentiel de demander au Miniſtre des Commiſſaires pour examiner les effets d'un agent déja ſi renommé, ſans s'occuper de la doctrine?

La Faculté eût-elle insisté sur sa demande, & en eût-elle démontré la nécessité urgente; le Ministre auroit fini par se rendre, j'en suis très-persuadé; & le jugement sur cette méthode nouvelle eût été prononcé il y a trois ans.

Aujourd'hui, comme dans tous les siecles, la confiance a consacré à l'habitude & au temps : les obstacles, les contradictions ne servent qu'à l'affermir. Les idées, tracées d'abord par l'imagination, soutenues ensuite par quelques succès, même éphémeres, se gravent peu à peu si profondément, qu'elles sont très-difficiles à effacer, & se perpétuent le plus souvent, ainsi que les abus: *Et tunc nimis serò Medicina paratur.*

Il n'étoit pas indifférent de rappeler ici les assertions de cet Auteur, puisqu'elles semblent être la base de l'opinion prématurée de la Faculté, & celle du Rapport des Commissaires nommés par le Roi trois ans après; puisque ce même Auteur admet la Médecine d'imagination. Il nous a promis dans une note, *un Ouvrage absolument*

neuf, dans lequel il *prouvera* ÉVIDEMMENT qu'on peut employer *l'imagination comme acide ou alkali*, ſuivant les circonſtances..... Il a déja eu de très-bons ſuccès avec *l'eau de poulet*, *ou eau minérale*, *dans les paralyſies opiniâtres*, *ou maladies nerveuſes*. Ainſi, ſur ſa parole, les Médecins peuvent mettre en uſage ce qui peut flater l'imagination des malades. Ainſi, les geſtes, les mines, la muſique, &c. peuvent être employés ſelon les circonſtances, & doivent opérer de très-bons effets, confirmés par l'expérience. En voilà aſſez pour juger de cette dialectique. Je reviens aux motifs qui m'ont déterminé particuliérement à l'examen de l'agent dit *Magnétiſme animal*.

Je n'ai jamais vu M. Meſmer : on m'avoit propoſé pluſieurs fois de me conduire chez lui comme ſpectateur, j'ai toujours réſiſté à cette curioſité. L'enthouſiaſme ne m'effraie ni ne me ſéduit. Qui de nous n'eſt pas en garde contre les réputations ſubites, ſurtout celle d'un Etranger? Mais ici, ce n'eſt point un *prophete* en vingt-quatre heures,

qui ſort de la terre, ou deſcend du ciel ; c'eſt un Docteur Allemand, dont la pratique eſt ſuivie depuis pluſieurs années à Paris, & célébrée, & par des Médecins, & par des gens de beaucoup de mérite. Ayant appris que M. Deſlon recevoit avec plaiſir ſes Confreres, & ne recevoit que des Médecins, & ſur-tout, qu'il avoit demandé des Commiſſaires, je pris alors le parti de me préſenter. Je fus admis au commencement de Mai 1784, & j'ai continué d'y aller pendant trois ou quatre mois (1), & n'ai ceſſé d'y paroître qu'après la publication du Rapport, par bienſéance & par délicateſſe, & n'y ai point retourné juſqu'à préſent.

MM. les Commiſſaires, que j'avois à peine apperçus au traitement, s'étant bientôt retirés pour faire des obſervations par-

---

(1) M. Deſlon engageoit les initiés à venir obſerver avec aſſiduité le traitement pendant trois à quatre mois, & chacun ſe prêtoit à cet engagement raiſonnable, autant qu'il le pouvoit.

ticulieres, par des raiſons plus ſpécieuſes que ſolides, je n'ai pu profiter de leurs expériences ni de leurs lumieres. Il m'a donc fallu faire mes obſervations ſans leur ſecours; & j'ai vu chez M. *Deſlon* ce qu'ils ont voulu voir chez M. *Francklin ;* & j'y ai reconnu ce qu'ils n'ont pas voulu reconnoître.

Parmi tous les ouvrages qui traitent du Magnétiſme, ou du moins qui ſe ſervent du mot de *Magnétiſme*, j'avois diſtingué une Diſſertation de M. Lieutaud, dont il eſt parlé ci-deſſus. Comme il étoit eſſentiel de prouver ce que j'avois avancé dans une Aſſemblée, j'en fis promptement un extrait, & l'envoyai aux Journaliſtes de Paris, en forme de Lettre. Le Comité, après la lecture de ma Lettre, me fit dire que la matiere *dont il étoit queſtion étoit trop ſérieuſe pour l'encâdrer dans leur Feuille.* Un de ces Meſſieurs me la rendit, en me faiſant des complimens : j'entendis ce que cela vouloit dire, & n'inſiſtai pas davantage. Je vais la remettre ſous les yeux de mes Juges.

LETTRE

A MM. les Auteurs du Journal de Paris.

Du 5 Juillet 1784.

MESSIEURS,

ON a paru douter qu'un Auteur moderne eût reconnu l'exiſtence du Magnétiſme : les Médecins mécréans, s'il en pouvoit exiſter, auroient bientôt ceſſé de l'être, en recherchant dans les Eſſais Anatomiques de feu M. Lieutaud, premier Médecin de Sa Majeſté LOUIS XVI, de l'Académie des Sciences, &c., & Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, imprimés en 1742, ſa Diſſertation ſur la nature & les uſages de l'eſprit animal. L'extrait le plus ſuccinct ſuffira pour en convaincre le Public, & ne pas l'ennuyer.

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.....

M. Lieutaud, célebre Anatomiſte, grand Phyſicien, & je puis dire un vrai Philoſophe, n'a jamais eu l'eſprit entraîné vers le

merveilleux : c'eſt en ſuivant la Nature, toujours ſimple dans ſes opérations, qu'il démontre que le cerveau, par ſa ſtructure, eſt le principal organe qui doit ſéparer du ſang artériel l'eſprit animal. « Cette liqueur » éthérée, très-légere, compoſée de mo- » lécules extrêmement déliées, que leur » affinité raſſemble ». C'eſt d'après les ob- ſervations les plus ſcrupuleuſes, & des faits que les yeux découvrent, qu'il penſe que, de tous les moyens employés par la Nature pour la ſéparation d'un liquide confondu dans la maſſe du ſang, le Magnétiſme eſt le ſeul qui puiſſe la favoriſer. La qualité de cet agent réſide dans l'action de certains corpuſcules ſur une matiere homogene, ou d'une autre nature qui tend à s'en rap- procher : ainſi les Phyſiciens expliquent aujourd'hui l'union qu'on voit entre deux gouttes d'eau, d'huile, &c.

« La matiere de l'eſprit animal qui roule » avec le ſang, acquiert, par des circula- » tions réitérées, le degré de légereté, de » petiteſſe & de chaleur qui la rend ſuſ- » ceptible des impreſſions du Magnétiſme.

» Elle ne peut acquérir de mouvement que » par ſon intime union avec cette ſubſtance; » & elle le perd bientôt, quand elle en eſt » ſéparée : c'eſt ainſi que la matiere de la » lumiere ceſſe de l'être, lorſque, par l'in- » terpoſition d'un corps opaque, on la » ſépare des rayons du ſoleil ».

L'Auteur, après avoir conſidéré le cerveau comme le réſervoir capable de contenir l'eſprit animal, conſidere de même la moële de l'épine, les nerfs & fibres muſculaires par leur ſtructure particuliere (1).

« On ſait que l'eſprit animal eſt princi- » palement deſtiné à exciter en nous les » ſenſations, & à produire le mouvement. » Il eſt inconteſtablement démontré par

---

(1) On pourroit dire la même choſe du tiſſu muqueux, dont l'Auteur des recherches nous a donné une deſcription ex ôte, qui l'a conduit aux recherches ſur les glandes : cet organe, qui fournit une enveloppe à toutes les fibres nerveuſes, &c., eſt, ſelon l'Auteur, *le ſiege de pluſieurs maladies, & celui de beaucoup de phénomenes de l'économie animal*; ce que beaucoup de Praticiens ſont en état de confirmer par leurs obſervations.

» l'Anatomie, que les mêmes nerfs se dis-
» tribuent dans les organes des sens, &
» dans ceux du mouvement. Nous voyons
» tous les jours dans la pratique de la
» Médecine, qu'une partie qui a perdu le
» sentiment, conserve le mouvement, ou
» le contraire ».

Tous les phénomenes qui dépendent de ces organes, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, ont déterminé à croire qu'il y avoit dans les nerfs deux sortes de matieres constituant l'esprit animal; qu'elles peuvent avoir des mouvemens contraires, sans que l'action de l'une soit un obstacle à celle de l'autre; & que le mouvement de l'air grossier n'apportera que de très-petits changemens à la détermination de ces corpuscules comparés aux rayons de lumiere, à la matiere du son, & aux molécules des corps odoriférans.

« Il y a lieu de penser aussi qu'il en est
» une extrêmement subtile, capable d'ex-
» citer les sensations, & l'autre plus gros-
» siere, très-élastique, & propre à pro-
» duire le mouvement.... La matiere du

» mouvement, qui nage dans celle du sen-
» timent, a plus de masse que cette der-
» niere ; les molécules dont elle est com-
» posée, sont autant de balons élastiques
» que la matiere du sentiment peut déve-
» lopper & mettre en jeu ».

Cette théorie explique avec clarté les effets de ces deux matieres, soit dépendant de la volonté, soit purement méchanique, c'est-à-dire, dans l'état de veille, & dans celui de sommeil.

Un systême, fondé sur les opérations de la Nature, qui ne s'écarte jamais des routes qu'elle suit dans ses productions les plus connues, est certainement le plus vraisemblable ; les autres systêmes, même ceux qui ont fait le plus de fortune, ne s'accordent point avec l'Anatomie, que leurs Auteurs ont négligée, le seul moyen « de faire
» des observations & des expériences pour
» connoître la vérité. Il ne s'agit point
» d'inventer, mais de trouver ce qui est
» fait ».

Je demande si ce Magnétisme, reconnu par M. Lieutaud comme l'agent principal

des eſprits animaux, & par tous les Phyſiciens & les Philoſophes comme celui de preſque tous les phénomenes, eſt autre que le Magnétiſme animal ? Non, Meſſieurs : c'eſt ce même fluide ſubtil, répandu dans tous les individus, dont on ſait s'emparer aujourd'hui, pour en concentrer, en diriger, ou en propager l'action ; cet agent de la Nature, en un mot, qui trouble depuis cinq ans toutes les têtes, excepté la mienne.

Vous voyez, Meſſieurs, non un petit bout d'oreille, mais les traces des doigts magnétiſans. Vous voyez un homme curieux de ſuivre l'action d'un fluide homogene ſur les eſprits vitaux. Si c'eſt une foibleſſe de reconnoître ce principe, ſelon quelques Médecins, c'eſt au moins ſans méconnoître les devoirs de mon état, & comme public, & comme particulier.

Il n'eſt point de profeſſion plus noble & plus utile que celle de la Médecine; c'eſt d'elle qu'on peut dire avec le plus de certitude, que l'intérêt particulier de celui qui l'exerce eſt lié imperceptiblement avec l'intérêt

général. Un Médecin doit donc, avant tout, être citoyen. La conduite de celui qui négligeroit de s'inſtruire d'expériences nouvelles, ou renouvelées des Grecs, ſi l'on veut, qui intéreſſent la conſervation d'un peuple trop crédule, ne ſeroit-elle pas irréguliere vis-à-vis de tout le monde? Celui-là ne ſeroit-il pas encore plus répréhenſible de s'en interdire toute connoiſſance par un faux ſyſtême, ou par un eſprit de prévention, ſource de tant d'erreurs & de menſonges. Il y a déja pluſieurs années que j'ai prêché la réponſe que fit Arnobe aux Idolâtres qui conjuroient le Sénat de ſupprimer les livres dans leſquels Cicéron démontroit la vanité des faux dieux. *Réfutez-les*, leur diſoit-il, *ſi ce ſont des impiétés; mais d'en interdire la lecture, ce n'eſt pas ſoutenir la cauſe des dieux : c'eſt craindre le témoignage de la vérité.*

La premiere loi que doit ſubir un Récipiendaire dans toutes les Facultés du Royaume, eſt de jurer ſur les paroles d'Hippocrates, *jurare in verba Magiſtri*. Un Médecin ſeroit donc criminel de leſe-Faculté,

s'il ne ſuivoit pas les préceptes de ce grand Maître. Il s'exprime ainſi, *lib. de Arte: Mihi verò invenire aliquid eorum quæ nondùm inventa ſunt, quod ipſum notum quàm occultum eſſe præſtet, ſcientiæ opus & votum eſſe videtur; ſimiliterque ſemi-perfecta ad finem perducere & abſolvere. At verò verborum inhoneſtorum arte ad ea quæ ab aliis inventa ſunt, confundenda, promtum eſſe, nihil equidem corrigendo: eorum autem qui aliquid ſciunt inventa apud ignaros calumniando: non ſanè ſcientiæ votum aut opus eſſe videtur, ſed proditio magis naturæ ſuæ, aut ignorantia artis.*

Ainſi, loin de trahir mes devoirs, ou de faire ſemblant de les ignorer, ne perdons jamais de vue la doctrine du Dieu de la Médecine, ni dans le moral, ni dans le phyſique, pour le bien univerſel : que dirai-je de plus? *Démocrite* (1) *paroiſſoit fou*

(1) Quelle comparaiſon ! diront les Magnétiſtes; Démocrite ſe moquoit de la vanité & de la foibleſſe des hommes qui conçoivent des projets ridicules, parce qu'il croyoit que tout dépendoit du haſard ou de la rencontre fortuite de ſes atomes. M. Meſmer, au contraire, ſait,

devant tout le public, & il ne l'étoit pas vis-à-vis d'Hippocrates.

J'ai l'honneur d'être, avec des ſentimens reſpectueux, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

UN DE VOS ABONNÉS.

---

avec un grand ſang-froid, tirer parti de la vanité & de la foibleſſe de ceux qui conçoivent le projet ridicule de ſe guérir avec une méthode qui ne dépend point du haſard, mais fondée ſur une correſpondance & une influence univerſelle entre tous les corps ſuſceptibles de mouvement. Celui-là ayant dépenſé ſon patrimoine à voyager pour s'inſtruire & conférer avec les Savans de chaque pays, revint dans ſa Patrie; il ſe retiroit dans un jardin où il faiſoit ſes expériences philoſophiques, aimé & eſtimé de ſes concitoyens. Celui-ci, n'ayant pu s'attirer, ni célébrité, ni conſidération dans ſa Patrie (ſelon quelques Ecrivains) par ſes expériences phyſico-médicales, n'a pas voyagé pour s'entretenir avec les Savans, mais plutôt pour les inſtruire d'une méthode nouvelle, & s'acquérir un patrimoine. . . . . . Eh! que n'a-t-on pas dit, & que ne dira-t-on pas? Il faut dire auſſi, que ſi l'un n'a pas eu parmi les Abdéritains la réputation d'un grand Philoſophe, c'eſt que, ſelon Pline, *on ne rend pas juſtice aux vertus domeſtiques, &c. . . . . & qu'on exalte ce qui vient de loin. . . . .*; que l'autre, averti par ſon expérience même, a quitté l'Allemagne pour s'acquérir une réputation chez l'Etranger. Nous conviendrons enfin que Démocrite ayant paſſé pour fou, parce qu'il rioit à tous momens, & même dans ſes conférences philoſophiques, le Pere de la Médecine, appelé pour

De tous les ſyſtêmes, les Médecins & Phyſiciens s'attachent à celui qui leur paroît le plus vraiſemblable : auſſi, depuis trente-cinq ans que je ſuis Docteur en Médecine, je me ſuis fait un principe ſur la matiere de la chaleur, qui m'a ſemblé le plus conforme à la nature. On rencontre dans la plupart des Auteurs les plus célebres du 17e & même du 18e ſiecle, des compila-

---

le viſiter, eut tant de vénération pour l'eſprit & la ſcience de ce Philoſophe, *qu'il ne put s'empêcher de dire aux Abdéritains, qu'à ſon avis, ceux qui s'eſtimoient les plus ſains, étoient ſouvent les plus malades;* que le Docteur Germanique, au contraire, geſticulant avec le plus grand ſérieux, peut bien paſſer pour fou, ſur-tout chez une Nation qui rit de tout; & nous convenons qu'un très-grand nombre de Médecins de Paris n'ont point voulu le viſiter; &, loin de reſpecter ſa ſcience & ſon agent, eſtiment que tous les Malades qu'il traite n'en ſont pas devenus plus ſains. En bon François, j'ai commencé par rire avec les autres; en vrai Médecin, j'ai fini par obſerver d'un œil philoſophique. Malgré ces oppoſitions, je demande ſi l'opinion de Démocrite ſur ſes atomes, renouvelée par tant de Phyſiciens, & qui a frayé le chemin à celle des Carthéſiens, feroit plus admiſe aujourd'hui par les Savans de notre ſiecle, que la doctrine Meſmérienne; l'Éther Newtonien ne feroit-il pas regardé comme une ſavante chimere? ſans doute. Ils aſſureroient même, pour éviter toute diſcuſſion, que ces matieres ſubtiles n'exiſtent point.

tions. parmi lesquelles, malgré la méthode que ces Savans y ont employée, & quelques réflexions ingénieuses dont ils ont voulu les rajeunir, on reconnoît toujours l'obligation que nous avons aux Anciens; (j'en excepte les découvertes anatomiques & chimiques); on y trouve des raisonnemens physiologiques dont plusieurs s'accordent si peu avec les observations & la pratique; des systêmes si éloignés de la structure des parties, des loix méchaniques appliquées si malheureusement aux phénomenes de l'économie animale, des commentaires si variés & des interprétations quelquefois contradictoires.

Devine, si tu peux, & choisis, si tu l'oses.

Ah! pauvre Lecteur, il vaudroit mieux s'instruire avec les Auteurs du 16e siecle, qui, avec moins de physique & un peu de qualités occultes, raisonnent au moins par des faits & des observations.

Ainsi, tout bien pesé, je me fais gloire de considérer, avec Hippocrates, cette chaleur imprimée à tous les corps animés comme le principe de la vie, comme la nature

nature même, jusqu'à ce qu'on ait démontré mon erreur plus évidemment qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Ainsi, malgré le relief des connoissances physiques & mathématiques, les grandes agitations, les frottemens multipliés ne seront jamais que des causes médiates d'une chaleur ranimée ou rapprochée.

L'explication de la chaleur animale proposée par le Docteur ~~Mortimer~~ martine, a régné dans les Ecoles pendant les plus beaux jours de la Physiologie, & a été soutenue par *Bergerus*, *Boerrhaave*, & *Sthaal.* Le Docteur *Douglas* a réfuté les opinions, en opposant, entr'autres argumens invincibles, l'impossibilité d'expliquer le phénomene essentiel, *cette uniformité de la chaleur des animaux dans les différens degrés de température du milieu environnant* (1). Mais la cause de la chaleur animale que ce Docteur veut établir, n'est qu'une hypothese ingénieuse (2), & ne détruit point la doc-

(1) Ce système ingénieux a été étendu & soutenu avec éclat dans les Ecoles de Paris, par M. de la Virotte.

(2) Douglas avance que le frottement des globules dans

trine de Galien ni des Arabes qui ont préſenté cette chaleur, & après eux leurs partiſans les plus éclairés, *comme un agent réel & phyſique & non comme une vaine qualité.* En un mot, pour être en droit de bâtir un ſyſtême ſur l'excluſion des autres, il faut en bonne logique, que la réfutation de toutes les autres explications poſſibles ſoit abſolue & évidente.

Je regarde les parties animales comme le réſervoir de la chaleur, & les humeurs comme ſon aliment. Il eſt certain qu'elles contiennent le phlogiſtique ou le principe inflammable; mais eſt-il poſſible que ce principe, dégagé par quelque cauſe que ce ſoit, & mis en jeu, puiſſe exciter un véritable incendie dans les animaux (1)?

---

les vaiſſeaux capillaires eſt la cauſe évidente de la chaleur animale. Un ſavant critique a démontré qu'il a confondu la quantité de la chaleur avec le degré, *puiſque le degré de chaleur eſt le même dans un globule comme en cent ou en un million*, comme cent pintes d'eau bouillante, ou une ſeule pinte.

(1) Comme on prétend le prouver par des faits rapportés & recueillis dans un écrit lu à la Société de Londres en

Quoi qu'il en ſoit, nous avons grande obligation au Docteur Martine d'avoir raſſuré l'univers contre ces embrâſemens phyſiquement plus probables néanmoins que les effets de la chaleur fébrile, regardés par le fameux Boerrhaave *comme très-capables de coaguler la ſéroſité du ſang.* Il a détruit cette opinion, ſuivie par les Docteurs *Arbuthnot* & *Stales*, avec l'expérience la plus ſimple. Il a démontré que la ſéroſité du ſang, le blanc d'œuf, &c., reſtoient fluides juſqu'au 156e degré de chaleur ou environ. Or, la chaleur abſolue de l'homme dans l'état de ſanté, étant de 97 à 100 degrés du thermometre de Farenheit, ſelon les expériences réitérées de ce même Docteur, & le terme extrême de la chaleur dans les plus fortes fievres n'étant jamais porté au-delà du 108e degré ; que devient l'aſſertion de ce grand Maître ſur la coagulation des humeurs ?

Au milieu de toutes ces contradictions,

1745, & traduit à la ſuite des diſſertations ſur la chaleur animale, imprimées à Paris en 1751.

je vais hasarder ma façon de penser sur la chaleur primitive & sur la chaleur animale ou secondaire, sans m'écarter de la vraie Physique.

Le Soleil est le centre de la lumiere ; ses rayons produisent la chaleur. L'une & l'autre s'affoiblissent ou se perdent pour nos sens seulement, & momentanément, sans cesser d'exister. Elles subsistent par elles-mêmes, occupant tous les espaces ; & immuables, elles ne peuvent être changées ni altérées dans les plus violentes agitations du globe, dont les secousses ne sont que des effets instantanées des émanations de la terre & des eaux.

Ce que j'entends par *chaleur primitive*, est ce fluide imperceptible, homogene, répandu par-tout, existant également dans tous les espaces, environnant tous les corpuscules flotans de notre atmosphere, & leur communiquant son élasticité : il ne peut subir ni changement ni altération (1), étant sur le globe terrestre le régénérateur

(1) On voit que je ne m'écarte pas beaucoup de la définition du feu élément, donnée par l'immortel Boerrhaave ;

& le conſervateur de tous les êtres, & ne ſe découvrant à nos ſens que par des effets.

Les particules de ce fluide (telles que nous les voyons) déterminées en lignes ou en rayons réfractés par l'atmoſphere terreſtre, forment la chaleur animale, les corps lumineux & les couleurs, qui ſont différentes, ſelon le reflet des angles : ces rayons, dans leur plus grande direction par rapport à nous, dans les beaux jours de l'été, produiront la raréfaction & la dilatation ; réunis, rapprochés, par le moyen d'une glace, enflamment & brûlent ; &, à raiſon de la forme & de la grandeur des glaces convexes, on parviendra à fondre les métaux, & à exfolier & évaporer les diamans (1) ; où ces mêmes particules ſont

mais je me rapproche encore plus de M. *Lemeri*, puiſqu'il place le feu élément dans les corps comme une matiere qui ne peut être produite, comme préſent par-tout & dans les intervalles inſenſibles qui ſe trouvent entre les parties des corps. . . . *Mém. de l'Ac.* 1713.

(1) Une loupe de 50 pouces de diametre fondroit-elle auſſi promptement l'or & le diamant, ſi l'art n'ajoutoit à la réfraction d'une quantité conſidérable de rayons, à travers l'atmoſphere électrique, des parties inflammables ? Cette loupe renferme 26 à 30 pintes d'eſprit de vin.

ramaſſées & reſſerrées dans des eſpaces étroits, lorſque des frottemens qui ſe font avec force, ou qui, continués avec vîteſſe, donnent plus d'activité aux particules électriques, plus abondantes dans certains corps que dans d'autres, chaſſent les molécules aériennes, rempliſſent tous les eſpaces vuides, & ſe raſſemblent en abondance autour du corps mu : ainſi, les eſſieux de fer, les meules de moulin, &c., peuvent enflammer & embraſer tous les corps qui en ſont ſuſceptibles.

Mais ce feu, qui conſume & diviſe, n'eſt qu'un feu produit par les émanations électriques de la terre, & qui exige la combinaiſon & l'union de certaines matieres pour brûler & enflammer, & nous procurer une chaleur, pour ainſi dire, artificielle (1). C'eſt ſans doute ce feu qui, ſelon le grand *Newton*, *n'eſt qu'un corps fortement chaud & échauffé*.

---

(1) Selon le célebre Rouelle & tous les grands Chimiſtes, le ſoufre-vierge, regardé par Homberg & le Docteur s'Graveſande comme un feu réel, eſt minéraliſé dans les terres, & eſt l'effet des volcans. C'eſt en un mot l'acide vitriolique uni à des matieres inflammables.

Son éther ne ſeroit-il pas cette matiere primitive telle que je la conçois ?

La chaleur, quoiqu'affoiblie, ne ceſſe pas d'être chaleur ; le froid n'en eſt que la diminution & non la privation. Le fluide univerſel reproductif des corps animés, & le fluide électrique de l'atmoſphere s'uniſſent aux parties animales d'une maniere plus intime qu'avec les autres corps : auſſi leur chaleur eſt-elle plus conſidérable relativement ; auſſi les liquides qui circulent en général, & forment la nutrition & l'accroiſſement des ſolides, ſur-tout depuis l'enfance juſqu'à l'âge de virilité, ſont-elles plus chargées de parties ſulfureuſes, & renouvelées ſans ceſſe par l'air qui en eſt chargé.

La diminution de la chaleur ſurvient à une partie, aux vaiſſeaux capillaires, par exemple, parce que la matiere des eſprits animaux ne coule pas également dans toutes les fibres muſculaires, ſoit par une cauſe étrangere à leur eſſence qui les en écarte, & en empêche le renouvelement, ſoit par l'épaiſſiſſement ou l'altération du gluten qui accompagne toutes les gaines nerveuſes ;

c'eſt ce qui arrive dans preſque toutes les maladies. Ce gluten, cette matiere poreuſe, pulpeuſe & cellulaire, conſidérée comme le cerveau, capable de contenir les eſprits animaux, ne pouvant plus être entretenue, & par la trop grande ſéchereſſe chez les vieillards, & par la cohéſion trop forte des couches du tiſſu muqueux, le méchaniſme de la machine ceſſe inſenſiblement par la privation de toute chaleur. De-là ce froid abſolu dont l'homme ne peut avoir qu'une idée abſtraite, & eſt ce que nous appelons le *néant*.

Mon objet n'eſt pas de vouloir fatiguer le Lecteur par une diſſertation : je vais réſumer mon opinion.

La chaleur du ſoleil eſt eſſentielle à la reproduction du regne animal & végétal. Le fluide, ou cette chaleur environnant tous les corps, ne produit point par elle-même ce feu qui diviſe tout ſans détruire. Les ſeules émanations de notre globe, les particules ſur-tout ſi mobiles & ſi actives, que les Anciens nommoient *ignées* par eſſence, & que les Modernes appellent

électriques, s'élevant du ſein de la terre, nageant dans l'atmoſphere, s'uniſſent aux molécules aqueuſes & aériennes, & produiſent les météores : ces mêmes particules, retenues dans le ſein de la terre par l'union des matieres analogues, & ſe combinant avec celles-ci, forment des bitumes & des ſoufres, & produiſent des commotions ou tremblemens de terre.

Ainſi, la chaleur du ſoleil, qui ſert à développer tous les germes, eſt le vrai principe de la chaleur animale & de la matiere des ſenſations.

Ce fluide généralement répandu donne de l'élaſticité à tous les petits corps flotans de l'atmoſphere, qui ſervent à former la matiere du mouvement : ainſi, ſans la chaleur primitive, nulle ſenſation, nul mouvement.

Cette chaleur primitive, en un mot, contribue, par ſon eſſence, à une cohérence égale entre toutes les parties, & ſemble veiller ſans ceſſe à leur conſervation, en y entretenant l'équilibre.

La chaleur ſecondaire, au contraire, ne

peut que tendre à la diviſion inſenſible des parties qu'elle pénetre ſans ceſſe ; & ces mêmes ſubſtances actives qui ſervent au mouvement de tous les corps, ſervent auſſi à leur décompoſition.

Auſſi peu avancés que nous ſommes ſur la détermination des ſources de la chaleur animale, j'ai oſé m'en former une. C'eſt dans cette idée que les noms de *Magnétiſme animal* & d'*Electricité animale* m'ont paru très-convenables. C'eſt dans cette idée que j'ai été curieux d'en recueillir les réſultats par la communication, en apprenant à diſtribuer le fluide, à le faire pénétrer & déplier des reſſorts gênés par une matiere hétérogene quelconque, & enfin à la diviſer & détruire d'une maniere ſenſible ou inſenſible. Je crois même y avoir reconnu des effets qui demanderoient des obſervations plus ſuivies.

Si ce ſont des effets de l'illuſion, les Médecins ſont bien malheureux ; car, malgré toute l'érudition & la théorie la mieux combinée & adoptée de tous, ils ſont ſouvent obligés, dans leur pratique, de re-

noncer aux illuſions de la Médecine rationelle.

Revenons donc au Pere de la Médecine, qui penſe que la chaleur n'eſt jamais en ſoi une maladie ni une cauſe de maladie. Ce n'eſt pas elle qu'il faut combattre & redouter par ſes effets dans le traitement des fievres ; elle eſt le ſigne d'un vice plus à craindre ; & la fievre elle-même eſt preſque toujours ſymptomatique. Loin de blâmer l'uſage de ſaigner avec modération, des boiſſons aqueuſes & adouciſſantes, pour calmer & tempérer une chaleur exceſſive, je les regarde comme préparatoires & comme très-utiles ; mais de vouloir s'attacher à ces indications précaires, dans la vue d'éteindre ou prévenir un embrâſement, & les employer comme curatifs, c'eſt ceſſer d'être le miniſtre de la Nature. *La Médecine antiphlogiſtique eſt de toutes les méthodes la plus violente à la Nature* (1).

---

(1) Peut-être eſt-il beſoin encore aujourd'hui de modérer ce goût autrefois ſi dominant de rafraîchir, *qu'un reſte d'Hecquetiſme, la doctrine des acrimonies*, & *quelques dogmes auſſi*

J'ai trouvé ces principes suffisans pour me déterminer à m'instruire de la nouvelle méthode ; & je m'empresse de donner les preuves de la régularité de ma conduite, & de l'injustice du décret qui m'a été signifié.

Preuves. Il ne sera pas difficile de balancer les raisons du jugement de la Faculté avec celles de mon devoir comme Médecin, & même comme un de ses Membres ; de prouver qu'en cette qualité je n'ai pu ni dû signer formulaire & décret, & que, n'ayant manqué ni au respect ni aux égards dûs à la Faculté, le décret rendu contre moi est illusoire, & n'a aucun fondement.

---

hypothétiques avoient répandu : goût attribué originairement à *Sydenham*, Rationel, que *Boerrhaave* honoroit du titre de *Sage Empirisme.* Je pense, avec quelques Auteurs, que le Docteur anglois mérite aussi peu notre attention comme rationel, que ce célebre Observateur mérite notre admiration & notre reconnoissance pour sa description de ses épidémies stationaires & anomales, & sur-tout celle de la petite-vérole & celle de ses affections hystériques & hypocondriaques, dans lesquelles affections sa méthode est absolument opposée à l'antiphlogistique.

Je ne m'étendrai point ſur les devoirs du Médecin ; ils ſont connus de tout le monde : il eſt le citoyen qui contracte l'obligation la plus eſſentielle avec ſa Patrie, de ne rien négliger de tout ce qui peut intéreſſer la vie des hommes. Le Miniſtre de la ſanté devient le citoyen de l'Univers & l'homme de l'humanité.

Eſt-il attaché à une Faculté, & dans une grande ville & très-peuplée, ſes obligations générales & particulieres ſe renouvellent tous les jours : non-ſeulement ſa gloire perſonnelle, mais celle d'un Corps de Savans, tel que la Faculté de Médecine de Paris, toujours préſente & toujours renaiſſante, excitée par l'émulation réciproque de ſes Collegues, rend encore ſes devoirs plus évidens & plus précieux.

J'ai cru les remplir, en obſervant une pratique inconnue ; ſur-tout lorſque le Roi avoit fait nommer des Commiſſaires pour en faire l'examen, & en porter leur jugement.

Comme obſervateur particulier, je n'ai manqué ni aux loix générales, ni aux Statuts

de la Faculté. M. Deſlon eſt Médecin de cette Faculté ; tous ſes adeptes étoient Médecins, dont pluſieurs de la Faculté de Paris. Il n'étoit pas queſtion de conſulter pour traiter des Malades : il ne s'agiſſoit que de s'inſtruire d'une nouvelle méthode, & d'en obſerver les réſultats. On ne peut donc arguer contre moi ni contre mes Confreres de l'art. 77 des Statuts : *Nemo cum Empiricis aut à Collegio Medicorum Pariſienſium non probatis, medica ineat concilia*; ni contre ceux qui ont été chez M. Meſmer, de l'art. 74 des mêmes Statuts : *Cæteri illicitè Medicinam facientes reprobentur.* Ce Docteur étranger ne pratiquoit point ſa méthode illicitement ; il étoit autoriſé par le Gouvernement à exercer & à faire connoître ſes expériences.

Ainſi je n'ai pas cru devoir ſigner un arrêté qui défend à tout Docteur de ſe déclarer partiſan du Magnétiſme animal, ni par écrits, ni par pratique, ſous peine d'être rayé du Tableau des Docteurs-Régens : *Indictâ pœnâ expunctionis ex Albo Doctorum-Regentium.*

Renoncer à mon opinion particuliere ſur le Magnétiſme, à des obſervations particulieres ſur cette pratique, telle qu'elle eſt connue, ou à des moyens de la perfectionner & de la rendre utile dans la curation des maladies; c'eſt renoncer au droit le plus ſacré du Médecin; c'eſt renoncer aux principes du Pere de la Médecine. « Sa » doctrine, dit M. *Elie de la Poterie*, » s'étayant de l'obſervation, n'ayant d'autre » guide que l'expérience, rappelant toutes » les vérités de l'art de guérir à des » notions ſimples ſur la nature des êtres » animés, doit être conſidérée, depuis le » ſiecle d'Hippocrate juſqu'à nos jours, » comme la ſeule légiſlation de la Méde- » cine pratique chez toutes les nations de » l'Europe, du moins chez celles qui ont » pu être civiliſées ». Voilà ſans doute le vrai guide du Médecin, de l'Obſervateur, & du Miniſtre de la Nature.

Ces loix doivent généralement être adoptées par tous les Corps de Médecine. Les loix poſitives de chaque Corps ne peuvent être contradictoires.

La Faculté de Médecine de Paris donne à ſes Membres le droit d'exercer à Paris, d'y donner des leçons particulieres, d'avoir des Malades chez eux, s'ils le jugent à propos, de faire toutes les expériences néceſſaires pour le progrès de l'Art, avec la liberté de les communiquer. Si la Faculté, après l'examen d'une découverte ou d'une méthode particuliere d'un de ſes Membres, la jugeoit peu utile, ou même inutile, elle pourroit l'exhorter avec modération, avec douceur, à l'abandonner. Si cette pratique, par ſa nouveauté, avoit déja trouvé des fauteurs, peut-être ſe croiroit-elle obligée de publier ſon avis, d'en détailler les raiſons, pour éclairer le Public ſur le danger de l'abus qu'on en pourroit faire; de quoi n'abuſe-t-on pas? Ce Médecin, ſi l'on veut, ſera un enthouſiaſte, un entêté, & il s'en rencontre quelquefois; ou plutôt, repréſentons-le tel qu'il eſt dans cette occaſion; ce Médecin, animé par les diſcuſſions de ſes Confreres, mais plus éclairé qu'eux par ſes propres obſervations, deſirera les continuer, & conduire peu à peu

cette

cette méthode à un degré certain d'utilité médicale : la Faculté aura-t-elle le droit de lui faire ſigner un acte de renonciation à cette pratique, ſi les moyens qu'il emploie ne ſont contraires ni aux bonnes mœurs, ni aux Statuts, ni à la ſaine Phyſique, ni à la vraie Médecine, mais très-conformes aux opérations de la Nature ? Elle eſt trop ſage pour avoir la prétention d'interpréter ſes loix poſitives, comme les Auteurs de chaque ſecte ont voulu interpréter les Œuvres d'Hippocrate ſelon leur ſyſtême.

Me ſeroit-il permis de trouver ſingulier qu'après l'aveu de ma façon de penſer, & mes promeſſes faites à la Faculté, & conſignées dans l'expoſition de ce Rapport, pour lui donner des témoignages du reſpect & d'une ſoumiſſion raiſonnable ; que, malgré cela, on exige encore ma ſignature ? Ma ſenſibilité ne va pas juſqu'aux convulſions ; mais, en fait d'honneur, elle eſt montée au point de n'admettre aucune différence entre la morale politique des Corps & celle des Particuliers. Ma parole d'honneur ne ſuffit-elle pas à ma Compagnie ?

Je dois me taire, ſi j'ai donné lieu au moindre ſoupçon. N'a-t-on rien à me reprocher ? je me trouve dans la néceſſité de faire valoir mes droits, & d'exiger les raiſons d'une ſemblable méfiance.

Ma délicateſſe eſt extrême, je le ſais ; les motifs de l'eſprit de Corps militent fortement contre elle ; je le ſais : peut-on d'ailleurs faire une loi d'exception pour moi ? Je ſais tout cela ; & je ne prétends pas du tout à cette prérogative. Mais un arrêté n'eſt pas une loi ; il n'eſt pas plus difficile de le changer, modifier ou détruire, qu'il n'a été de le former.

Une ſanction doit être revêtue de l'autorité du Roi & des Magiſtrats, pour avoir ſa pleine & entiere exécution : un arrêté, même dans les Cours ſouveraines, eſt fondé ſur les principes de la loi. Les loix de la Faculté ſont ſes Statuts : je n'y ai contrevenu en aucune circonſtance ; cette convention ne peut me regarder en aucune maniere.

Cet arrêté, ce formulaire, fût-il ſigné de tous les Membres, un ſeul peut refuſer d'y

ſouſcrire, tous les réglemens de légiſlation n'ont aucun pouvoir ſur l'opinion en Phyſique & en Médecine, & ſur-tout ſur une opinion réfléchie. Celle-ci ne ſe ſoumet jamais à l'empire & à la tyrannie des opinions du plus grand nombre : ainſi, le Savant, avec une méfiance modérée, & une économie prudente dans ſes démarches, cherchera à s'inſtruire d'une découverte miſe en pratique. Ce n'eſt que par une ſuite non interrompue d'expériences & d'obſervations qu'il peut parvenir à en fixer invariablement les avantages & les déſavantages.

Quel a été le ſort, depuis vingt ſiecles, de la doctrine d'Hippocrate ? On ne peut trop le répéter ! l'eſprit de ſyſtême a traité d'erreur ce qu'il ne comprenoit pas. Nos Maîtres, en citant les Aphoriſmes de ce grand Homme, ſembloient s'attacher à une méthode toute oppoſée. N'avons-nous pas vu de nos jours des Praticiens célebres vouloir aſſujettir la nature & tous les degrés d'une maladie à l'activité de leurs traitemens ? Oſons aſſurer aujourd'hui qu'il n'eſt qu'une Médecine, celle d'Hippocrate.

Cette Science, dans un ſiecle auſſi éclairé par l'Anatomie, l'Hiſtoire naturelle & la Chimie, n'eſt plus abſtraite; cette pratique ceſſe, dès ce moment, d'être conjecturale.

Autant les ſyſtêmes particuliers & tous les appareils d'une méthode ſont peu capables d'arrêter l'attention de l'Obſervateur, autant le Magnétiſme animal doit attacher ſes réflexions, & occuper ſes momens.

Sous le nom de *Magnétiſme*, ne peut-on pas comprendre, & l'électricité, ou chaleur animale, ou les eſprits animaux? Quels ſont donc les argumens probables pour nous détourner de cette expreſſion énergique? Quelles ſont les raiſons péremptoires pour lier les mains & fermer la bouche à un Médecin ſur un principe qui le rapproche de la vraie ſcience & de la vérité? Pourquoi lui ôter les moyens de communiquer des obſervations ſur cet objet, s'il y a lieu? Je ne puis, en honneur & en conſcience, & foi de Médecin, ſouſcrire à cette aveugle complaiſance.

Il ſeroit prudent ſans doute de ne pas adopter ſi promptement, & les remedes

nouveaux & la pratique particuliere ſur-tout de nos Docteurs allemands.

Combien d'expériences ſur l'extrait de cigue, pour la guériſon des cancers, ont été faites en France, & pendant pluſieurs années, & ſur-tout à l'Hôtel-Dieu de Paris! Pourquoi n'a-t-on pas réuſſi avec l'extrait même de l'Auteur (1), M. *Storck*, qui nous en a fait paſſer une aſſez grande quantité? Il nous aſſure cependant avoir guéri des cancers occultes & ouverts. Quelques par-

(1) L'extrait fait à Paris ne réuſſiſſant point, il étoit eſſentiel de ſe ſervir de celui fait à Vienne. Les plantes, ſelon les Naturaliſtes, vénéneuſes dans un pays, ne le ſont pas dans d'autres; & la ciguë, cueillie ſur un ſol élevé & ſec, n'eſt point pernicieuſe comme celle d'un terrein bas & marécageux. Une pauvre femme d'Athenes la mangeoit en ſalade, & en aſſez grande quantité, dit-on, dans le temps que le ſuc de cette plante ſervoit de poiſon à *Socrate*. Eſt-ce à l'habitude, à la doſe, ou à l'eſpece, ou à une préparation particuliere, qu'il faut attribuer ſes effets? L'opium n'eſt pas narcotique pour les Turcs, à la doſe même de 5 à 6 grains. N'avons-nous pas employé la même eſpece de ciguë, la même préparation de ſon extrait, la même doſe, & la méthode indiquée? Quoi qu'il en ſoit, nos Anciens la donnoient en poudre intérieurement, depuis 15 à 30 grains. Ce remede n'étoit donc pas nouveau, & avoit été uſité comme fondant & inciſif.

ticuliers ſe ſont occupés de vérifier une ou deux obſervations de M. de Haën, & n'ont eu aucun ſuccès. Cependant ces deux célebres Archiatres de la Cour de Vienne y jouiſſent de la plus grande réputation ; leurs ouvrages ſont répandus dans toute l'Europe, & leur ont acquis, à juſte titre, la confiance due à leurs expériences & à leurs talens. Ils n'ont certainement pas voulu nous tromper. Se ſeroient-ils abuſés par quelque lueur de ſuccès ? D'un autre côté, les Médecins françois ne manquent ni d'eſprit ni de toutes les connoiſſances néceſſaires pour bien obſerver. Seroit-ce l'exceſſive mobilité, l'ardeur naturelle aux François, ou l'impatience naturelle à l'humanité ſouffrante qui ne leur permettroit pas de ſuivre avec patience la marche lente des maladies chroniques & les effets d'un nouveau remede ? *Sub judice lis eſt.*

Il n'en eſt pas de même du fameux antiſiphilitique de l'illuſtre Commentateur de *Boerrhaave*, le Baron *Van-Swieten*, de ce remede tant vanté par M. *de Haën*, dans un grand nombre de maladies chroni-

ques (1). Le ſublimé corroſif, étendu à très-petite doſe, il eſt vrai, dans une très-grande quantité d'eau adouciſſante, compoſée à la volonté & ſelon la prudence du Médecin, guérit aſſez ſouvent, non toujours : toutes les préparations mercurielles peuvent guérir ; cela n'eſt pas douteux : mais celle-ci peut-elle être miſe en uſage avec ſécurité, & ſans aucun danger pour les ſuites ? ceci eſt bien douteux. Je laiſſe cette réflexion à ceux qui s'en ſervent habituellement.

Des Médecins ne viennent-ils pas tout récemment de publier & d'adopter un nouveau compoſé arſenical anti-dartreux ? Qu'oppoſeront-ils à des Auteurs célebres & très-bons Chimiſtes, qui ont recommandé *de ne jamais prendre intérieurement* cette ſubſtance minérale, *quelque préparation qu'on lui ait donnée, & en quelque petite doſe que ce ſoit ?*

(1) Ce qui a donné l'idée à un Médecin françois d'un ſyrop fondant, fait avec l'eau mercurielle étendue dans du ſyrop de violette ou de guimauve, pour réſoudre les tumeurs froides & indolentes.

Les Anciens avoient leurs poiſons végétaux ; l'euphorbe, l'ellébore, l'elaterium, le pied-de-veau, les convulvules & les coloquintes ; ils ne les employoient le plus ſouvent qu'en très-petite doſe, mêlés aux purgatifs, quand le cas l'exigeoit, &c.

La Médecine moderne, en admettant des minéraux & leurs préparations chimiques, comme vomitifs & purgatifs, a preſcrit en même temps la plus grande circonſpection dans leur uſage. Nos grands Praticiens ne s'en ſervent point indifféremment ; & je ſuis fondé à croire que la plupart des cliniques en abuſent.

Si nous avons vu ces préparations minérales, ces poudres diviſées, ces ſels ſolubles imprudemment adminiſtrés, cauſer les accidens les plus funeſtes ; que ne doit-on pas redouter de ces ſolutions de mercure dans l'eſprit de nitre, & de l'uſage de l'arſenic, les plus violens cauſtiques & corroſifs du regne minéral ?

Suivons les préceptes ſages de MM. les Commiſſaires de la Faculté. Ils font ſentir la néceſſité de ne produire de fortes

ſecouſſes, que *quand la néceſſité le commande*, & de n'employer les poiſons *qu'avec beaucoup d'économie.* Qui ne ſeroit étonné, d'après ces principes, de voir des Médecins nous préſenter des poiſons pour médicamens, & rejeter un remede innocent comme un poiſon ?

Parmi toutes les nouveautés admiſes ou rejetées depuis plus d'un ſiecle, il eſt une méthode ſur laquelle on n'a pas encore oſé prononcer. L'inoculation, pratiquée par les Médecins les plus célebres, eſt établie chez preſque toutes les Nations; & la Faculté de Médecine garde encore le ſilence! Elle n'a pas publié ſur cette pratique les avis qu'elle avoit exigés par écrit de chacun de ſes Membres, il y a quinze ans! On a penſé que cette réunion aſſureroit, ou du moins prépareroit un jugement. La France l'attendoit; mais en vain!

Trop de prudence alors entraîne des ſoupçons. . .

J'ai beau dire qu'ils ſont injuſtes; à peine veut-on m'écouter : les plus raiſonnables

prennent ce ſilence pour une approbation (1).

En effet, ne vaudroit-il pas mieux ſe diſpenſer de donner ſon avis, s'il ne peut ſervir qu'à jeter le Public dans une plus grande incertitude, & ne rendre aucun jugement, s'il n'eſt fondé que ſur la prévention & ſur le préjugé de l'opinion? Tel eſt donc le décret rendu contre moi le 28 Août 1784.

On me prive, par ce décret, des honneurs & des émolumens de la Régence, juſqu'à ce que j'aie ſigné, &c. Ce jugement eſt motivé ſur ce qu'il « eſt appert (2) » que des Docteurs de l'Ordre très-ſalubre, » oubliant les ſermens & les vertus du » Médecin, ſe ſont enrôlés dans une nou-

---

(1) M. le Duc d'Amberg vient d'avoir la petite-vérole, ayant été inoculé il y a quelques années. Pourquoi cet inconvénient n'arrive-t-il qu'aux inoculés de M. *Gatti*?

(2) .... *Compertum eſt, &c.* .... *quoſdam hujuſce Saluberrimi Ordinis Doctores jurisjurandi ac virtutum quæ Medicum decent immemores, dediſſe nomen novæ & formidoloſæ circulatorum militiæ, quæ facilè credulos vanâ tuendæ ſanitatis ſpe deluſos mortales detinent, bonis moribus, civium ſaluti, & fortunis abſtruſas molitur inſidias.*

» velle milice de Charlatans, qui, trom-
» pant les mortels crédules par l'eſpoir illu-
» ſoire de les guérir, tend des embûches
» cachées aux bonnes mœurs, à la vie &
» à la bourſe des citoyens. »

Je n'ai rien vu chez M. *Deſlon* de contraire aux bonnes mœurs, & j'y ai reconnu beaucoup de déſintéreſſement. Je lui dois cette juſtice.

Juſqu'ici on a pu traiter les Médecins de charlatans & d'aſſaſſins, *verbis & ſcriptis ;* mais, parmi les mauvaiſes plaiſanteries & les épigrammes, je n'en ai lu aucune qui les taxât de filouterie : & c'eſt une Mere qui ſe prête à l'imprudence d'inculper ainſi ſes Enfans ! Que ne puis-je couvrir d'un nuage épais ces agitations inteſtines du globe médical !

On connoît les violentes déclamations de *Riolan* contre les Philoſophes chimiſtes; Riolan prétendant défendre la doctrine d'Hippocrate ; il ſeroit bien ſurpris de voir aujourd'hui leur principe, *leur agent généralement repandu*, éclaircir & développer la nature & le mouvement des êtres animés. Perſonne

n'ignore les perſécutions de *Guy-Patin*, & ſes emportemens contre *Duchêne*, & ſes plaidoyers contre l'antimoine : hé bien, c'eſt aujourd'hui le minéral le plus uſité dans la pratique. Ces exemples ſe renouvellent de temps en temps, & prouvent de plus en plus que ce décret eſt l'ouvrage de quelques Particuliers, & non de toute la Faculté. Ces Meſſieurs pourroient-ils ſe plaindre de moi ? Je les compare avec des Médecins aſſez fameux, & dont les irruptions ſe ſont étendues juſques ſur la poſtérité : ils peuvent d'ailleurs être fort tranquilles ; je n'ai point envie de ſcruter leurs intentions, ni d'éplucher leur conduite ; je veux traiter ceci le moins ſérieuſement qu'il ſera poſſible.

« M'avez-vous cru aſſez inconſéquent, » Meſſieurs, pour adhérer à un pareil juge- » ment, pour conſigner un aveu tacite d'irré- » gularité dans ma conduite, & de l'oubli de » mes devoirs ? Vous avez beau inſpecter, » & ma figure, & mes paroles, & le fond » de mon ame, vous n'y trouverez aucun » motif d'une condeſcendance aveugle &

» déplacée. Ah ! si j'eusse signé & formulaire & décret, avec la douceur d'un mouton, vous vous seriez bientôt écriés avec l'Avocat *Patelin : Habemus confitentem reum*. Cela est si vrai, que de ceux qui ont eu la complaisance de signer, deux ou trois n'en ont pas moins été interdits pour un certain temps ».

A la fin du décret rendu singulièrement contre moi, on lit après : *Donec subsignaverit decretum*, cette addition, *& de illius erga Facultatem studio, reverentiâ & obsequio constiterit* (1).

Cette petite injonction judiciaire de marquer plus de zele, plus de respect & de soumission, est-elle attribuée au refus de ma signature ? Je n'ai pu ni dû la donner ; je crois l'avoir démontré. Le décret tombe donc de lui-même, & l'inculpation en est chimérique.

Seroit-ce un prétexte pour donner un

(1) Cette espece de *retentum*, ouvrage sans doute des Rédacteurs de formules & décrets, a bientôt changé la résolution où j'étois de ne me plaindre, *nec verbis, nec scriptis*.

motif au jugement ? Et ne voudroit-on pas tirer quelque induction de mon dire à l'interrogatoire qu'on m'a fait ſubir, & de certaine phraſe de ma Lettre ? Surpris d'être interrogé comme un criminel, j'ai demandé, il eſt vrai, ſi j'étois dans la Chambre de la Tournelle. J'ai conſéquemment écrit à M. le Doyen, *que je ne devois pas m'attendre à ſubir un interrogatoire auſſi indiſcret qu'irrégulier.*

Ce n'eſt pas que la Faculté ne renferme dans ſon ſein quelques ſuppôts de Juſtice réglée ; mais elle ne prétend pas s'arroger des droits qu'elle ne peut avoir, & dont elle jouiroit contre ſes propres intérêts. Ainſi mes réponſes & ma Lettre ſont les preuves les moins équivoques de mon attachement pour elle & pour ſes Statuts ; & je ne ſerois pas ſi ſenſible aux écarts dans leſquels elle ſe laiſſe entraîner. Plus je reſpecte les déciſions de ſon Tribunal, fondées ſur la ſageſſe de ſes loix, moins je dois approuver celles qui peuvent compromettre ſa juſtice & donner atteinte à la liberté de ſes Membres.

Auroit-on d'anciens reproches à me faire? A-t-on ſaiſi cette occaſion pour m'en punir? J'ai beau me recueillir, & je ne trouve rien. J'ai bien quelques défauts; on voudra bien me diſpenſer d'en faire le détail; ils ne font de tort qu'à moi. Au reſte, pour mettre le Public en état de juger de ma conduite comme Médecin, je ne connois d'autre moyen que de lui rendre compte, & de ce que je n'ai pas fait, & de ce que j'ai fait, ſur-tout depuis vingt-neuf ans que j'ai l'honneur d'être de la Faculté de Paris.

Ce que je n'ai pas fait.

1°. Je n'ai jamais manqué à mes devoirs de Docteur-Régent; je n'ai rien négligé pour bien faire la beſogne dont j'ai été chargé : peut-être n'ai-je pas contenté tout le monde; mais je n'ai pas cru mal faire. Je n'ai jamais manqué de reſpect aux Anciens, ſoit à la Faculté, ſoit aux conſultations. Je n'ai jamais cabalé dans les Aſſemblées, ni interrompu les avis. Je n'ai iamais dénoncé un Confrere, quoiqu'on m'ait fourni

des moyens de me plaindre avec raiſon.... Hors la Faculté, je n'ai jamais été intrigant : ce rôle n'eſt pas bien difficile ; mais je n'ai jamais pu me réſoudre à le jouer. Je n'ai jamais dit de mal de mes Collegues, ni cherché l'occaſion de leur faire tort ; je n'ai pas même daigné le reprocher à ceux qui m'en ont fait. Je n'ai jamais vu de Malades avec des Praticiens illicites, ni voulu ſigner des certificats de guériſon incertaine. Je n'ai point fait de livres à la toiſe, dans la ſeule vue de faire parler de moi (1) ; ni la plus mince feuille pour injurier ou calomnier des Médecins. Je n'ai jamais été tenté de remettre à neuf d'anciennes obſervations, ni de les rajeunir avec les recettes de ma bibliotheque ; de donner des préceptes connus, & pour le moins inutiles : auſſi ne me ſuis-je point expoſé à des réfutations ſolides, ni à des démentis formels. Je n'ai pas toujours été de l'avis

---

(1) Il eſt des Médecins dont la plume féconde
D'officieux papiers peut fournir tout le Monde.

de

de mes Confreres; mais ce n'a jamais été ſans raiſon; & je n'ai jamais marqué la moindre humeur de ce qu'ils n'étoient pas du mien.

Ce que j'ai fait.

2°. J'ai ſoutenu les droits de la Faculté dans tous les temps, & les prérogatives de ſes Membres; mais ſans une aveugle prévention, & avec diſcernement. J'ai rendu ſervice à mes Confreres, ſelon mes forces, & juſtice, ſans bleſſer la vérité. J'ai eu la démangeaiſon d'écrire, comme un autre; j'ai compilé pour moi; j'ai fait quelques traductions & quelques obſervations, dans l'intention de les publier; mais, tout bien réfléchi, je ne les ai pas trouvées auſſi intéreſſantes que je me l'étois imaginé; peut-être ſuis-je trop difficile : en tout cas, j'ai moins d'inquiétude de les avoir dans mon cabinet que dans la boutique d'un Libraire. J'ai fait quelques démarches pour obtenir certaines places (1); j'ai même deſiré de

(1) Je me ſuis préſenté, il y a environ quatorze à quinze ans, pour occuper une de ces places qui mettent le Médecin

petites fortunes, comme on en voit par-ci par-là; mais ſans être jaloux de ceux qui les poſſedent. J'ai toujours approuvé les établiſſemens utiles au progrès de la Médecine; & je les approuverai toujours, quand même ils ſeroient contraires à mes propres intérêts. *Indè abſtruſarum inſidiarum origo.* J'ai cherché ſans ceſſe à m'inſtruire, & par des obſervations, & par des expériences capables de me conduire avec plus de certitude dans le traitement des maladies. Guidé par ce principe, j'ai été chez un Médecin de la Faculté de Paris, pour examiner une pratique nouvelle. *Indè mali labes.* J'ai révélé tout ce que je ſavois à tous mes collegues, en leur répétant ces mots expreſſifs: *Magnétiſez, & vous magnétiſerez.* J'ai donc dit le ſecret à des Savans qui pouvoient

---

dans le cas de beaucoup voir & obſerver. On m'avoit promis la premiere; mais ayant remarqué dans le nombre des Compétiteurs un plus ancien que moi, je repréſentai à ceux qui diſpoſent de ces places, qu'il devoit être nommé avant moi, & les priai de me réſerver leurs bontés pour la premiere vacante: auſſi donnerent-ils leur voix à mon Confrere, quoique, juſques-là, ils m'aient dit n'avoir pas obſervé cette regle.

agir & obſerver comme moi ; mais j'ai réſiſté à l'opinion du plus grand nombre. *Indè iræ.*

Telle eſt l'irrégularité de la conduite, l'oubli des devoirs de reſpect & de ſoumiſſion dont quelques Membres de la Faculté veulent convaincre un de leurs Collegues.

S'il faut, par un décret, calmer votre colere ;
Meſſieurs, ſachez du moins en meſurer l'effet.
Prétendez-vous punir celui qui veut bien faire ?
Ne le puniſſez pas de ce qu'il n'a pas fait.

« Daignez, mes chers Confreres, réfléchir ſur les diſſenſions qui troublent trop ſouvent votre Ordre. Il eſt difficile, au milieu de grandes agitations, de ne pas ſe laiſſer entraîner au torrent des paſſions. Pourquoi ne pas admettre l'uſage de tous les Corps, où les jeunes gens & les derniers reçus n'ont voix délibérative qu'au bout d'un certain temps ? Ils apprendroient, dans les Aſſemblées, à diſcerner l'eſprit de Corps modéré, d'avec cet eſprit de parti & d'intérêt, toujours extrême, & quelquefois violent. Ils apprendroient à ſe garder des diſcours captieux, préparés & rédigés dans un Comité ſecret, & capables de ſéduire ;

alors, inſtruits par l'expérience, ils donneroient leurs avis ſans enthouſiaſme ; & moins troublés par la crainte de déplaire, ils ne ſe contenteroient pas d'opiner du bonnet.

Comment peuvent-ils juger ſainement de ma conduite ? Il ne ſuffit pas de citer des Statuts, il faut en connoître l'eſprit & les motifs pour les appliquer aux circonſtances. J'ai été chez M. Deſlon après la nomination des Commiſſaires ; j'ai ceſſé mes obſervations à la publication du premier Rapport, & n'ai point retourné au traitement, afin de ne donner, aux avides dénonciateurs, aucune priſe ſur ma conduite ; & vous voulez me forcer d'en conſigner l'irrégularité dans vos Regiſtres ? Je n'ai fréquenté que des Médecins de la Faculté, & des Médecins en charge ; & vous voulez que j'adopte un décret qui m'aſſocie à une troupe d'impoſteurs, & que celui qui a toujours reſpecté ſes ſermens & ſes devoirs, s'avoue coupable de la moindre infidélité !... Si j'ai reconnu dans ce fluide animal quelque effet dont on puiſſe ſe ſervir, ſoit pour

développer la doctrine d'Hippocrate, soit pour aider l'action des remedes, soit pour y suppléer, &c. il ne me sera pas permis d'user, en silence, du droit que j'ai de m'en occuper.... Non, Messieurs, je préférerai toujours l'honnête liberté & la tranquillité d'un Citoyen, qui ne desire que guérir ses malades, à la contrainte & aux désordres que doit nécessiter un semblable despotisme. Cette inquisition d'ailleurs, ne peut diminuer ni altérer les sentimens d'honneur qui m'ont toujours guidé dans mes démarches.

Mais ce qui pourroit contribuer essentiellement à la gloire de la Faculté, seroit le choix d'un Représentant de tous ses Membres, un Doyen, qui, dans des crises surtout, sût allier la vigilance à la modération, & la fermeté à la douceur; faire le bien général autant qu'il seroit possible, sans avoir égard aux déclamations; se méfier des conseils spécieux, sans montrer ni trop de soupçon ni trop de confiance; & dissiper ces Comités contraires à la paix, Comités qui ne reconnoissent pour principe que l'op-

position, en un mot cette Secte d'*inconciliables* (1).

Ce Chef estimé & considéré, tel que celui qui l'est actuellement, se choisiroit, au besoin, un, deux ou trois Adjudans, amis de l'ordre & de la justice, qui, ramenant peu à peu la concorde, travailleroient à rétablir la confiance publique. Je connois, parmi mes Collegues, des hommes sensés & prudens, qui, loin de s'opposer aux vues sages & utiles du Gouvernement, réveilleroient l'attention des Ministres pour le bien de la Médecine, & procureroient aux Médecins les honneurs & les récompenses proportionnés à la noblesse & à l'utilité de leur Profession.

---

(1) La Faculté doit sur-tout éloigner de toute élection ces esprits ardens & passionnés, qui, montés sur le trépié, sont écoutés comme des oracles; & *en conseillant la plus insigne* des injustices, *sentent qu'ils seront soutenus par la force de tous;* ces délateurs qui, toujours le microscope en main, voudroient persuader aux clair-voyans, qu'une mouche est un monstre, parce qu'ils veulent voir un monstre dans une mouche; & enfin, ces têtes qui tournent à tous vents, selon les circonstances, & par un essor généreux, s'élancent du côté du plus fort.

Que ne pourroit-on pas eſpérer alors ? Le Public n'ignore pas la triſte ſituation de la premiere Faculté de Médecine du Royaume. Craignant d'être accablée ſous les débris de ſes anciennes Ecoles, elle s'eſt réfugiée dans celles abandonnées par la Faculté de Droit, & en très-mauvais état. N'eſt-il pas à craindre que, par l'opiniâtreté de quelques Membres à ne vouloir ſe prêter à aucun arrangement, ce bâtiment, déja fort ébranlé, ne s'écroule bientôt juſqu'aux fondemens ? Combien d'épigrammes & de brocards vont alors tomber ſur les morts, pour égayer les vivans !

Il eſt encore temps, mes Confreres ; cette même Faculté de Droit vous a donné un trop bel exemple, pour ne le pas ſuivre. Vous trouverez des Protecteurs qui contribueront de tout leur crédit à procurer à notre pauvre & très-célebre Faculté, non des richeſſes qu'elle n'ambitionne pas, mais du moins un aſyle aſſuré, un Lycée, dont la ſimple & noble conſtruction repréſente un temple d'Apollon ou de Minerve, ou les Ecoles fameuſes des anciens Philoſophes,

le Portique & l'Académie d'Athenes. Employez ceux qui vous ſont attachés par état, & ſe trouvent, par leurs places, avoir un libre accès auprès du Monarque bienfaiſant, dont les actions journalieres tendent au bonheur de ſes ſujets & aux progrès des Sciences & des Arts. Mais, parmi les moyens convenables, propoſez ceux qui, ſans être onéreux à l'Etat, puiſſent intéreſſer le cœur de Sa Majeſté, & mériter ſon ſuffrage; ne doutez pas un inſtant de ſes bontés & de ſa munificence.

Un monument, correſpondant par ſa façade à celui de la Faculté de Droit, deviendra abſolument néceſſaire. Pourquoi ne pas demander l'emplacement intérieur? Vous aviez approuvé, il y a quelques années, un plan de conſtruction fait par un célebre Architecte; pourquoi ne le pas examiner de nouveau? Mais ſur-tout n'oubliez pas une Ecole de pratique, un Hoſpice où vos Adeptes puiſſent apprendre, au chevet du lit des Malades, à faire l'application de la doctrine d'Hippocrate, à faire des obſervations ſur ſes Aphoriſmes,

comme s'ils n'euſſent jamais été interprétés, & à ſecourir avec prudence & ſagacité les efforts & les criſes de la Nature. Ils n'en ſeroient pas moins admirateurs zélés de la facilité des *Durets*, de l'élégante latinité & de l'érudition des *Fernels*, des diſcuſſions vigoureuſes & des définitions ſavantes d'un *Baillou*. Ces grands Hommes exiſtent toujours parmi vous ; mais, ſans les obſervations & les faits, on ne parviendra jamais à l'art de guérir ; c'eſt le ſeul moyen de combattre les *Pétrarques* modernes, qui, en accordant beaucoup de probité & de ſavoir aux Médecins, diſent d'eux : *Les Médecins n'ignorent rien, excepté l'art de guérir.*

Enfin, mes chers Confreres, la plus ſage de toutes les ſectes eſt celle des *Eclectiques :* ils ne s'attachoient à aucune ſecte particuliere, *& prenoient dans toutes ce qu'ils jugeoient de meilleur.* Permettez-moi de ſuivre ces principes ; &, loin de blâmer mon opinion & ma conduite, vous finirez par l'approuver & me rendre juſtice.

Et vous, Savans & Philoſophes, paroiſſez

ce que vous êtes ; ſoyez généreux pour le bien de l'humanité. Accoutumés à réfléchir ſur la tyrannie des opinions, rappelez les Phyſiciens & les Médecins à celles qu'ils ont jugées n'avoir aucune réalité. Si le vraiſemblable n'eſt pas toujours vrai,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

Vous êtes doués d'une intelligence trop étendue pour ne pas connoître les bornes de cette intelligence. Devez-vous conclure qu'un fluide univerſel n'exiſte pas, parce que vous ne concevez pas comment cette cauſe premiere produit des phénomenes ſenſibles ? Mais concevez-vous la vraie ſource de nos perceptions ? Ces facultés de l'eſprit & des ſens ne nous forcent-elles pas d'admettre un principe établi par le Créateur pour la reproduction de tous les êtres ; de reconnoître ſon influence dans l'accord & la correſpondance de toutes les parties de l'Univers, & les loix conſtantes du mouvement général ; d'admirer enfin cet ordre uniforme qui nous éleve juſqu'à la toute-puiſſance de l'Auteur de la Nature » ?

Je me flate, ô Public ! que vous approuverez les motifs qui ont déterminé mes démarches. C'eſt à vous à juger ſi mon opinion ſur le Magnétiſme animal peut porter atteinte & à mes devoirs & à ma réputation, & ſi, par ma conduite publique & particuliere, comme Médecin, j'ai mérité d'être privé des honneurs & des émolumens de la Régence.

Il ne me reſte plus que de mettre à portée de juger ſi des écrits dictés par l'imagination, des jugemens précipités, ſont capables de détourner l'attention d'un Obſervateur occupé du bien public & du ſeul plaiſir d'y contribuer ſans intérêt (1).

---

(1) Malgré le déſintéreſſement & les ſacrifices des Médecins en général,

> On ſait qu'un noble eſprit peut, ſans honte & ſans crime,
> Tirer de ſon travail un tribut légitime.

Mais il eſt des gens riches, héritiers ſur-tout, qui ne ſe font pas de ſcrupule de nous faire perdre dix à douze ans de peines & de ſoins, en s'appuyant de l'Ordonnance, qui n'oblige à payer que la derniere année. Doit-on ſuſpecter la délicateſſe d'un Médecin à ne pas exiger ce qui lui eſt dû ? Je ne ſais ; mais il me ſemble que cette loi ne devroit point le regarder. C'eſt alors que la Faculté

Nota Je ne ſais ſi mes *je* déplairont à quelques perſonnes. Je ſuis fâché de n'avoir pas été dans le cas de pouvoir les étendre ſur la choſe publique, je les aurois prononcés avec la plus grande ſatisfaction. *Rutilius* & *Scaurus* ont publié leurs louanges, dit *Tacite*, *ſans qu'on ait attribué cela ni à vanité, ni à arrogance, & ont trouvé créance parmi les hommes.* Tant il eſt vrai, ajoute-t-il, *qu'on n'eſt jamais meilleur juge de la vertu, qu'autant qu'elle eſt pratiquée !*

---

devroit repréſenter au Chef de la Magiſtrature de vouloir bien diſtinguer la nobleſſe & la délicateſſe de la profeſſion d'un Médecin, & le ſupplier de la diſtraire de la rigueur de cette Ordonnance.



L'AMOUR de la paix m'empêcha de publier au mois d'Août 1784, une Critique dialoguée de toutes les brochures anonymes dont le Public a été assailli avant les Rapports.

Un Enthousiaste alarmé des plaisanteries & du style de *Mesmer justifié*, se crut bientôt enseveli sous le nombre des feuilles anti-magnétiques qui tomboient de tous côtés. Comme son ami, je lui conseillois ou d'opposer *Momus* à *Momus*, avec réserve & décence, ou de mettre les mensonges au rang des préjugés. *Les méchans les protegent & les bons les tolerent*, dit Bayle. Eh bien, soyez tolérant, quand même vous devriez passer pour être bon, &c..... Comme Médecin, je le consolois par des raisonnemens, entr'autres celui-ci : de même que l'Alchimie de *Raimond Lulle*, & les Arcanes de *Paracelse*, ont servi à la doctrine & aux travaux de la Chimie, parvenue à un si haut degré de perfection ; de même, en puisant dans les Œuvres des Anciens, *Vanhelmont*, &c. & en les séparant de leurs scories, on en retireroit une doctrine épurée, celle du pere de la Médecine. Banissons donc de nos pharmacopées la plupart des monstruosités arabiques ; l'observation, peu de médicamens, & les plus simples, la

pratique des Grecs, en un mot, eſt la ſeule Médecine qui nous rapproche de la Nature.

Je terminois cette brochure critique par des réflexions & des conſidérations qu'il eſt eſſentiel de rappeler aux Lecteurs, & qu'on ne doit jamais perdre de vue.

Les Malades ne ſe trouvent-ils pas ſoulagés par la ſeule préſence du Médecin? . . . . La confiance, effet de l'imagination, peut donc contribuer au ſuccès des médicamens. . . . Tout Praticien qui n'a pas le talent de remédier aux affections morales, n'eſt pas heureux dans la curation des affections phyſiques.

Combien d'obſtacles & de contradictions n'ont pas éprouvé dans tous les temps toute doctrine ou opinion qui heurtoient ou ſembloient heurter la doctrine & l'opinion reçues! Quel enthouſiaſme d'un autre côté, le mérite de la nouveauté n'a-t-il pas produit chez les hommes inſtruits, demi-ſavans, & ignorans! Ne voit-on pas encore la moindre lueur de ſuccès allumer le flambeau de la jalouſie entre les Savans & les Artiſtes? Daignez au moins, à travers ces nuages, diſtinguer un petit nombre de Philoſophes (j'aime à croire qu'il en exiſte pluſieurs), qui, avec un ſage pyrrhoniſme, examinent ſans partialité, obſervent avec exactitude, & auront le courage d'approuver ou rejeter, ſans avoir

égard au coſtume, ni à la célébrité. Jugez-nous à préſent. Les détracteurs ſont-ils capables de fixer l'avis d'un homme ſenſé, ſur une méthode dont ils ne veulent pas connoître les effets, & ſur leſquels ils prononcent ſans appel ?

Liſons donc ſans prévention tous ces Ecrits, & par charité pour notre prochain. De petites feuilles font connoître les Auteurs; du moins ils ſe l'imaginent. Laiſſons à tous ces Ecrivains cette illuſion flateuſe, *ad gloriam eorum & utilitatem.* Ces Ouvrages éphémeres ſe vendent; & puis le Graveur. . . , & puis l'Imprimeur. . . il faut que tout le monde vive. En un mot, comme diſoit une femme d'eſprit, Laiſſons-leur le libre uſage des *FOLLICULES*, puiſqu'ils ont un ſi grand beſoin de ſe purger.

Nota. On peut conſulter la Lettre CL du cinquieme tome des *Œuvres de Saint-Evremond*, on y trouvera un Galéniſte qui tient en vers le même langage que quelques Médecins de nos jours tiennent en proſe.



RÉFLEXIONS

Sur les Recherches du Magnétiſme, &c. par M. Thouret.

Telle étoit ma façon de penſer, lorſque parut l'Ouvrage de M. Thouret, chargé de faire des recherches ſur l'aimant, conjointement avec M. Andri, par la Société Royale de Médecine.

L'idée que le mot de *fluide magnétique* avoit pu donner au Public, a ſervi de prétexte pour traiter du *Magnétiſme animal.* Ce livre n'a pas laiſſé que de faire alors quelque impreſſion ; & les Médecins les plus anti-ſociétaires ont applaudi avec affectation. Les avis les plus ſages en ont réduit les principales propoſitions en forme de doutes. Mon objet eſt de prouver que tout ce qu'on a avancé juſqu'ici ne détruit point l'exiſtence d'un fluide animal. *Non lædere ſed ludere mens eſt.*

De tous les Auteurs cités dans cet Ouvrage, & de tant d'autres qu'on n'a pas cités, *Wirdig* a été le plus recherché, comme un de ceux dont les principes paroiſſent avoir le plus de rapport avec ceux de M. Meſmer : cependant

celui dont on a extrait quelques propoſitions, & qui ne m'étoit connu que de nom, ce *Maxwel* paroît avoir anticipé celles de M. Meſmer.

Quand vous en aurez convaincu vos Lecteurs, mon cher Confrere, il faudra encore prouver la non-exiſtence du Magnétiſme, & l'impoſſibilité de le communiquer aux individus; méthode dont Maxwel n'a pas fait l'expérience, mais à laquelle il ſemble inviter les Médecins d'avoir recours.

La Phyſique expérimentale nous préſente une quantité innombrable de phénomenes. On les adopte, ſans en aſſigner les premieres cauſes : celles-ci *ſont occultes pour nous ;* auſſi ne doutez-vous point de l'exiſtence des fluides *électriques & magnétiques ;* &, malgré cela, vous ne vous contentez pas *des faits* que nous voyons. Comment donc vous convaincre ? Des gens amis de l'humanité, ont expoſé, ſelon vos deſirs, *des gens de ſang-froid*, *des enfans*, *des payſans* à l'action de ce nouvel agent : des Médecins y ont été invités, & ont prétendu que quelques-uns en ont reſſenti des effets ſenſibles, & que même ceux qui n'ont rien ſenti, ſe ſont trouvés ſoulagés de leurs maux. Pouquoi ne laiſſerions-nous pas à des Citoyens eſtimables & déſintéreſſés la conſolation de faire le bien, pour le ſeul plaiſir de le faire ? Pourquoi ôterions-nous à des payſans

le doux eſpoir d'être ſoulagés de quelques infirmités, ſans aucuns frais, & ſans leur dérober des momens néceſſaires à leur travail & à la ſubſiſtance d'une nombreuſe famille? La perſuaſion ſeule, ſi vous voulez, les ſoulagera : quel triomphe alors pour la Médecine d'imagination! . . . . N'allons pas plus loin.

A propos d'imagination, permettez-moi de trouver la vôtre un peu microſcopique. Après avoir remonté à l'origine des magies, faſcinations & poſſeſſions diaboliques, & nous avoir dépeint toutes les convulſions factices, imitatives & contagieuſes, vous rapportez l'hiſtoire du Paralytique à qui la peur du feu fit une telle impreſſion, qu'*il ſe ſauva ſans béquilles à une très-grande diſtance, ſans regarder derriere lui;* & celle de cet Enfant muet par accident, qui recouvra la voix, en voyant ſon pere en danger d'être tué. . . . Ces événemens imprévus ont été bien utiles à la Nature, il faut l'avouer : les fortes paſſions peuvent donc produire de grands & ſalutaires effets.

Vous rapportez enſuite celles des filles *Miléſiennes* attaquées de convulſions *pendables*, & *qui étoient contagieuſes*, dit *Hecquet* : leur exemple ne ſéduira perſonne, je penſe; & pareille contagion n'eſt pas trop à redouter; quant à celles de l'Hôpital de *Harlem*, que vous citez d'après

Kaau Boerrhaave, & que nous ne révoquions point en doute : on lit qu'elles ont été guéries par la peur du déshonneur & des souffrances. Je vous demande si ces affections violentes, produites par opposition, n'ont pas été de vraies crises ; & si les Magistrats de Harlem, en menaçant ces filles d'une punition déshonorante, n'ont pas été les ministres de la Nature ? Quel tableau pour ses vrais Ministres, quand les remedes ne suffisent pas ! instruits par l'étude & par leurs expériences, ils connoissent l'avantage & la nécessité des crises ; ils savent les prévoir, les aider, & même les produire selon les circonstances. Nous avons des exemples de personnes mortes d'une peur ou d'une joie excessives & imprévues ; parce que l'équilibre & l'harmonie ont été subitement interrompues par la diversion sans mesure des esprits animaux, & qu'une autre affection aussi vive n'a pu être opposée pour les rappeler assez promptement, & contre-balancer les distractions irrégulieres des fibres nerveuses, en leur redonnant le ton qui constitue l'accord réciproque entre toutes les parties. Hé bien, les Médecins magnétisans prétendent guérir les maladies spasmodiques plus doucement & plus lentement, il est vrai, en procurant des crises salutaires, & en détruisant peu à peu la cause matérielle qui produit presque

toujours les paralyſies accidentelles & les convulſions ſujetes à récidive. Les croirons-nous ? Ne les croirons-nous pas ?

Les convulſions factices & ſimulées *des Religieuſes de Loudun*, celles *des Convulſionnaires ſur la tombe*, ſur leſquelles vous vous étendez beaucoup, & appuyez aſſez ſouvent vos recherches raiſonnées, ſont connues pour telles par le peuple. Heureuſement que ce *malheureux Grandier* ne connoiſſoit pas les effets du Magnétiſme animal ; en Hiſtorien nouveau & fidele, vous n'auriez pas manqué de le dire.

Si la préſence & les propos des hommes avoient un empire étonnant ſur les têtes troublées de ces pauvres Nones de Loudun, &c., c'eſt dans l'ordre des choſes naturelles ; de même que la vue, la taille, les propos agréables des femmes ont un empire étonnant ſur les têtes même raiſonnables, & qui en ſont quelquefois troublées.

Dans ce ſiecle inſtruit, on n'auroit pas brûlé ce pauvre *Grandier*, & pareilles hiſtoires ſeroient bientôt arrêtées ; on auroit mis le feu au Couvent de Loudun ; & ſi les diables n'avoient pas peur du feu, une compagnie de Grenadiers les auroit bientôt fait diſparoître. Quant *à vos Actrices de S. Médard*, on les enverroit repréſenter à la Salpêtriere, où la bienheureuſe diſcipline, dit-on, guérit puiſſamment les affections

convulſives, ou du moins en modére les excès. Je me permets, comme vous voyez, d'ordonner des remedes ſelon les circonſtances : je ne crois pas plus que vous à la Médecine univerſelle.

Je ne puis m'empêcher de donner encore un avis ſur les convulſions imitatives & contagieuſes : vous en faites la comparaiſon avec les effets du rire, du bâillement (1), &c.; & vous nous pouſſez les imitations *uſque ad nauſeam* : vous ne vous contentez pas de tout cela ; vous nous aſſurez que toutes ces affections ſont contagieuſes, au point de ſe répandre non-ſeulement dans des villages & des villes entieres, mais auſſi à *des diſtances aſſez éloignées* (2); &, ſelon vous, il en exiſte mille exemples. Oh ! voilà de l'enthouſiaſme ! Mille ! . . . Mettons-en cent : les hiſtoires de cette eſpece ſe trouvent répétées dans différens Auteurs, & peut-être exagérées. Au reſte, un homme de ſang-froid, qui voudra

---

(1) Dès qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront, tant qu'il en ſurviendra.

(2) Des phénomenes effrayans, des tremblemens de terre, ou l'irruption imprévue de l'ennemi ; ont produit des ſpaſmes de toute eſpece, même chez les hommes les plus robuſtes & les mieux conſtitués ; leſquels ſe ſont propagés dans tous les lieux voiſins : que peut-on conclure de ces exemples ?

s'occuper de les vérifier, peut en mettre, ſur cent, quatre-vingt-dix au moins au rang des contes.

Ne m'accuſez pas, mon cher Confrere, d'une incrédulité abſolue : je crois au trouble, à l'émotion & à certaines diſpoſitions que peut cauſer une femme en convulſion à d'autres ſuſceptibles, n'euſſent-elles même que la ſenſibilité naturelle à leur conſtitution; mais ces ſortes de cas arrivent ſi rarement, & cela ſe réduit ſouvent à un évanouiſſement ſans ſpaſme : nous avons été à portée de faire ces obſervations. S'il n'exiſtoit pas d'autres épidémies, elles ne ſeroient pas ſi redoutables ni ſi variées ; & les Médecins, occupés de cette partie eſſentielle, en trouveroient facilement la curation.

Avec quelle majeſté vous nous préſentez M. Meſmer, *maître de ſon agent, de le gouverner à ſon gré, &c. ; & , par ſa préſence, opérer comme la Divinité, ſur tous les individus !* La ſublimité de ce tableau m'en a fourni le développement & les détails en perſpective. Je me ſuis imaginé voir cent mille perſonnes de tous les états ; (le nombre n'y fait rien) rangées en ligne, depuis la terraſſe des Tuileries juſqu'au Pont de Neuilly : arrive M. Meſmer, qui, avec ſes yeux & ſa baguette, magnétiſant les hommes & les arbres, de ſon ſoufle renverſe tous les rangs, comme

des capucins de carte. Vous ne pourrez plus douter, après une expérience auſſi authentique, d'un renverſement auſſi ſurprenant que curieux. Quel ſpectacle! quelle idée folle! me direz-vous. Pardonnez à l'imagination. . . . Elle a tant d'influence ſur nos têtes!

C'eſt avec peine que je vais nuancer mon ton juſqu'à celui d'un grave Docteur qui parle quelquefois raiſon. Qui de nous peut vous ſavoir mauvais gré de compenſer *nos preſtiges* au ſujet du Magnétiſme animal, *par l'ardeur de s'inſtruire, & par amour pour les Sciences?* Vous auriez dû ajouter, pour la perfection des Sciences, & ſur-tout de la Médecine, qui, ſelon vous, eſt *ſouvent conjecturale.* Qu'oppoſez-vous aux Médecins à preſtiges? Un Chanoine de Ratisbonne & un Médecin Irlandois. Le *Gaſſner*, dont il eſt tant parlé, a profité de la ſuperſtition, &, opérant avec un vêtement conſacré aux uſages de la Religion, il a dû être ſoupçonné d'en avoir abuſé pour établir ſon empire : cela eſt prouvé parmi les gens inſtruits.

Mais *Greatrakes*, moins connu, mérite quelque attention : ſoit qu'il fût perſuadé d'une révélation divine, qui lui donnoit la faculté de guérir, ſoit qu'il ait employé ce prétexte pour faire valoir ſes prétentions, il eſt vraiſemblable qu'avec un appareil impoſant, il eût fait des

proſélytes, & eût pu être comparé à M. Meſmer. Peut-être auroit-il attiré l'attention des Anglois obſervateurs qui s'en ſeroient occupés; peut-être auſſi cette méthode pénible à pratiquer, & qui paroît éloignée des principes adoptés depuis ſi long-temps, leur a fait juger le Docteur Irlandois, à ſon extérieur ſimple, comme un ſot, ou du moins comme un fou, & les guériſons qu'il a opérées, comme des faits iſolés, dont ils n'ont pas cru devoir rechercher la vérité.

On doit ſans doute *être en garde contre de fauſſes obſervations :* on les évitera ſûrement, avec des yeux bien attentifs & non prévenus, & avec un temps ſuffiſant & eſſentiel pour en apprécier *la valeur* & en *ſentir la nature particuliere.* On court riſque, ſans cela, *de faire de faux raiſonnemens.*

Des faits bien obſervés peuvent ſeuls conduire les Médecins à perfectionner une pratique nouvelle, & en retirer une théorie ſatisfaiſante; ils doivent donc ſe hâter lentement pour prononcer qu'il *n'en réſultera, ni pour la Phyſique, ni pour la Médecine, de nouvelles connoiſſances.* Il n'eſt donc pas étonnant que les Savans de Berlin n'aient pas adopté une doctrine qui contrarie la Phyſique actuelle. Tous les Savans de l'Europe en feroient de même;

mais qu'eſt-ce que cela prouve contre l'exiſtence d'un fluide animal ou d'un agent quelconque ?

Vous reconnoiſſez enfin l'exiſtence des émanations & la puiſſance de leur action, ſi bien traitées dans la Phyſique de Boïle. Il eſt preſque impoſſible, dites-vous, de décider ſi les effets attribuables à ces effuſions exhalantes, & ſur-tout à la *tranſpiration inſenſible*, ne pourroient pas être produits également *par la chaleur de la main*, & les *mouvemens de l'air déplacé*, & les *frictions*, & l'*imagination*. Pour peu que vous veuilliez bien fixer votre attention ſur tous les fluides inviſibles qui nous environnent, & bien réfléchir ſur la ſubtilité prodigieuſe des émanations, vous deviendrez plus corpuſculaire que moi.

Pour répondre aux doutes réfléchis de cet Ouvrage, qu'il me ſoit permis de propoſer les miens : 1°. Je doute que la tranſpiration inſenſible puiſſe ſe communiquer d'homme à homme par le ſimple attouchement : n'a-t-elle pas beſoin du véhicule de l'air pour pénétrer dans un autre corps par les organes de la reſpiration, ou par les narines, les yeux & les oreilles, &c., comme tous les miaſmes en général ? Les pores de la tranſpiration inſenſible, ſi nombreux, au rapport de *Sanctorius*, & tous les autres que *Leuwenoek* a oſé calculer, ne ſont-ils pas

pas tous exhalans ? L'anatomie raiſonnée d'après la ſtructure des parties, nous apprend que, par le méchaniſme de nos fonctions, toutes ces excrétions ſont pouſſées au dehors, & qu'une fois ſorties, elles ne peuvent rentrer par les mêmes pores, & que ſi ceux-ci ſont trop comprimés ou reſſerrés par une cauſe quelconque, ces vapeurs y ſont ſuſpendues & arrêtées, &c. Si l'on pouvoit ſuppoſer des effets par la tranſpiration inſenſible, il faudroit une communication plus intime que celle employée par le Magnétiſeur.

2°. Que les opérations du Magnétiſme ſoient *des aſperſions aériennes, & que ces mouvemens communiqués à l'air puiſſent produire de grandes impreſſions*. Je n'ai jamais regardé dans les Magnétiſeurs les plus geſticulans ces mouvemens d'*aſpergès* comme fort néceſſaires : d'ailleurs les goupillons ou aſperſoirs plongés dans le fluide aérien, & mus avec la plus grande force, ne doivent pas faire pénétrer l'air dans les pores de la peau, & ne frapperont jamais les houpes nerveuſes, juſqu'à cauſer une diſtraction inégale dans les fibres nerveuſes, & à étonner les eſprits; ils ſeroient donc incapables de produire un état convulſif par eux-mêmes, quand même il y auroit une diſpoſition particuliere. Mais, dans les perſonnes tombées en convulſion, dont les eſprits flotans & incertains donnent aux nerfs un frémiſſement

général, l'air lancé avec deux doigts, à une diſtance aſſez grande, ſe fait ſentir aux expanſions des houpes nerveuſes, & le malade y porte machinalement la main; c'eſt alors que les aſperſions aériennes, jetées avec force & avec tous les doigts, ſeroient plus utiles qu'inutiles.

Ne voyons-nous pas tous les jours dans des affections ſpaſmodiques, l'air intérieur dilaté au point de cauſer des gonflemens très-ſenſibles dans tous les individus? L'air extérieur, lancé & dirigé avec force, ne pourroit-il pas produire une preſſion forte & proportionnée ſur les organes dilatés, & rétablir l'équilibre de l'air intérieur avec l'extérieur? Ce moyen eſt vraiſemblable, & du moins conforme à la ſaine Phyſique.

3°. Que le ſimple toucher & les frictions douces & légeres des Médecins opérans puiſſent produire *des impulſions aſſez vives aux plexus nerveux ſitués dans l'épigaſtre*, & qui répondent à tous les nerfs du corps humain. Il eſt des perſonnes ſi ſenſibles phyſiquement, que l'idée d'attouchement, ou les moindres geſtes, ſont capables de les faire ſauter en l'air: jugez de l'impreſſion que pourroit faire ſur elles celle *des frictions douces;* le mot ſeul eſt par lui-même bien chatouilleux. . . . Cependant il eſt de fait, que ces mêmes individus, quand ils ſont

prévenus qu'on va les toucher, & lorſqu'ils éprouvent ces attouchemens légers & ces frictions légeres, ne démontrent pas la moindre ſenſibilité, & ont éprouvé au traitement des évacuations, ou par l'expectoration, ou par les ſueurs, ou par les ſelles, ſans aucun mouvement convulſif, mais comme une criſe de la nature. L'on pourroit même aſſurer que les perſonnes dont les nerfs ſont ſi mobiles, ſont ſouvent les moins ſujetes aux convulſions. L'expérience même a confirmé cette opinion.

La mobilité, & ce qu'on nomme *vibratilité* des nerfs, ne peut être la cauſe prochaine des convulſions. La vibratilité ſuppoſe toujours deux mouvemens iſochrones & des oſcillations égales; celles-ci ſont-elles accélérées? l'activité des fluides ſera plus grande, la circulation générale ſera augmentée, &c. : de-là une plus grande chaleur & la fievre, ſeule capable de guérir les convulſions : de-là la vérité de cet aphoriſme, *febris convulſioni ſuperveniens malum ſolvit*. L'ataxie nerveuſe, ou ce mouvement irrégulier des eſprits animaux, & la diſtraction inégale des fibres nerveuſes, ſont les ſeules cauſes prochaines de tous les mouvemens convulſifs.

Si l'impulſion communiquée aux plexus par un *attachement ſoutenu*, & *par la chaleur de la main*, doit y attirer une plus grande quantité

d'eſprits ; il eſt auſſi vraiſemblable, par la communication de ces plexus liés avec tous ceux du corps humain, de découvrir une ſenſibilité réelle & douloureuſe dans une partie engorgée, & qui eſt affectée depuis long-temps. La moindre diſtraction des fibres nerveuſes ſera douloureuſe dans l'endroit malade, tandis qu'elle ſera à peine ſenſible dans les parties ſaines. Je regardois auſſi ces opérations comme une pierre-de-touche, & je voulois l'éprouver comme indicateur du ſiege d'un mal obſcur ſi ſouvent pour nous ; car *le corps humain eſt la machine la plus compliquée, & un abîme obſcur de difficultés, qu'on ne peut approfondir ni pénétrer.*

Je ne pouſſerai pas plus loin mes doutes, mon cher Confrere : les procédés les plus extraordinaires, les promeſſes, l'enthouſiaſme, enfin, tous les appareils auroient pu en impoſer, j'en conviens ; mais des Médecins ni des Philoſophes ne doivent s'y arrêter. Je ne m'arrêterai pas davantage ſur l'imagination ; nous ne devons pas la pouſſer juſqu'à la *phantaſia* : contentons-nous de celle qui nous anime tous deux de contribuer au progrès de la Médecine, s'il eſt poſſible. Ainſi, ſans prendre la même voie, je puis comparer mon imagination à la vôtre, juſqu'à un certain point ; & ſi votre eſprit & vos talens voyageoient avec la mienne,

je ſerois ſûr d'arriver, pour le moins, auſſi promptement & auſſi ſûrement que vous.

Toutes ces phraſes, me direz-vous, ne prouvent point un agent nouveau. Je n'ai garde de vous en propoſer un nouveau ; ce fluide animal a exiſté de tout temps : plus ſubtil que les vapeurs excrétoires animales & aériennes, & que toutes les émanations, il eſt ſeul capable de pénétrer ſans preſtiges d'un corps à l'autre. La chaleur de la main & les frictions légeres doivent y contribuer en augmentant la ſenſibilité des houpes nerveuſes, qui ne ſont que les expanſions des fibrilles nerveuſes, dans leſquelles doit réſider le fluide vital, & y être toujours préſent.

Vos recherches ſavantes, mon cher Confrere, n'ont rien *ajouté aux Sciences*, & ſur-tout à la Philoſophie. Faites pour être lues de tout le monde, vous avez eu l'air de préſenter votre opinion par des doutes, & la crainte des abus, pour juſtifier les hiſtoriettes dont vous les avez enrichies : votre objet eſt rempli, & il n'y a rien à dire. Il ſeroit poſſible que votre Ouvrage, ſans avoir déterminé le jugement des Commiſſaires Médecins, eût accéléré leur Rapport ; je ne puis m'empêcher de vous faire ce petit reproche (1) avant de le quitter. Si j'en ai

(1) J'ai bien encore un petit reproche, moins ſérieux

mérité quelqu'un de votre part, feroit-ce celui d'avoir fuivi le précepte de Maxwel, quoiqu'un peu tard ? C'eft *aux Médecins*, dit-il, *à voir combien cette méthode peut contribuer à perfectionner le traitement des maladies.*

---

il eft vrai, mais qui demande plus de difcrétion. Je vous demande tout bas, fi les deffeins variés que vous avez tracés de nos *jeunes Médecins*, de leurs regards & attitudes vis-à-vis des femmes, ne peuvent pas produire encore plus que l'imagination, des penfées lafcives, des affections fenfuelles, &c. &c. &c. .... Ce n'étoit pas votre intention fans doute ; mais il eût été plus prudent de laiffer ces peintures derriere la toile, & alors votre objet n'en eût pas été moins rempli.



REFLEXIONS

Sur le premier Rapport des Commiſſaires nommés par le Roi.

Il étoit facile de prévoir le jugement des Commiſſaires nommés par le Roi, après l'Aſſemblée tenue chez M. *Deſlon.* L'adoption de la doctrine Meſmérienne, & une théorie médicale & pratique, réduite en un aphoriſme général, ont pu révolter des Phyſiciens & Médecins éclairés. Des queſtions faites à M. *Deſlon* qui ne ceſſoit de répondre : Meſſieurs, vous obſerverez par vous-mêmes; il faut attendre; & tous les refrains continuels de ces Meſſieurs, ſans en excepter M. le Lieutenant-Général de Police, *Attendons, attendons donc.....* donnoient lieu à tous les aſſiſtans de préſumer au moins qu'on ne ſe prêteroit pas volontiers à une Médecine expectative. Elle n'a pas encore beaucoup de partiſans, ni de protecteurs aſſez puiſſans pour la mettre à la mode. Il faut eſpérer qu'elle aura ſon tour. *Patientia vincit omnia.*

M. Deſlon s'eſt engagé avec les Commiſſaires à conſtater l'exiſtence du Magnétiſme animal, à

communiquer ſes connoiſſances ſur cette découverte, & à en prouver l'utilité dans la cure des maladies.

Mais, pour obſerver ſes effets ſur les corps animés, ce Médecin inſiſtoit ſur une action long-temps continuée de ce fluide, & de ſes effets curatifs dans le traitement des maladies, & excluoit entierement ſes effets momentanées ſur l'économie animale.

L'incertitude des médicamens, & la puiſſance de la Nature ne peuvent être démontrées avec plus de certitude, de préciſion & de clarté que dans ce Rapport. Perſonne ne les contredira. Mais, pour un exemple donné, on en fourniroit mille par an, en parcourant nos provinces & nos villages; on pourroit même, à Paris plus qu'ailleurs, en donner de ceux où « la » Nature, malgré le mauvais régime & un » traitement contraire à la ſaine pratique, a » triomphé à la fois & du mal & du remede ».

Juſqu'ici le Public rend juſtice à la vérité. Que penſera-t-il de la politique de MM. les Commiſſaires dans leur façon d'agir & de raiſonner. Ils ont obſervé au traitement public, » que, parmi le nombre des convulſions, il y » avoit beaucoup de femmes & peu (1) d'hom-

(1) Il faut noter que, ſur cent malades ou environ, il s'en trouvoit ſeize au plus, en y comprenant trois ou quatre

» mes ». Ensuite ils ont jugé « que le traite-
» ment public ne pouvoit devenir le lieu de
» leurs expériences. La multiplicité des effets,
» la peur de gêner ou de déplaire à des Malades
» distingués... » les ont déterminés à se retirer
pardevers eux pour faire des observations particulieres.

Conséquemment ils ont arrêté, que « leur
» assiduité au traitement public n'étoit pas né-
» cessaire, &c..... Ils se sont proposés de
» faire des expériences sur des sujets isolés,
» parce que le traitement des maladies ne peut
» fournir que des résultats toujours incertains
» & souvent trompeurs; & parce qu'il faudroit
» une infinité de cures & l'expérience de plu-
» sieurs siecles pour dissiper cette incertitude,
» & compenser toute cause d'illusion ». Encore
une fois, que pensera le Public de ces motifs
captieux?

« *Que les Médecins ou la Médecine guérissent les*
» *maladies*, peu nous importe, dira ce même
» Public aux Commissaires; nous desirons être
» guéris: si l'un & l'autre ne peuvent soulager
» nos maux, laissez-nous la liberté d'avoir re-
» cours à une pratique dont les effets ne sont

---

hommes, qui tombassent en convulsion, ou ce qu'on appelle *crises*.

» pas dangereux, s'ils ſont inutiles. Vous vous
» êtes chargés de faire des obſervations ſur cette
» méthode ; à peine vous donnez-vous le temps
» de l'examiner, & vous ſemblez vous méfier
» de vos Confreres, à qui le ſuccès ou le peu
» d'avantages de cette méthode eſt indifférent,
» qui deſireroient ſeulement trouver un moyen
» de plus en Médecine, & un remede plus
» agréable aux Malades.

» Si M. *Meſmer* a eu tort de ne pas accepter
» *la cure des maladies*, pour prouver l'efficacité
» de cette pratique, la récrimination eſt-elle
» bien placée vis-à-vis un de vos Confreres ?
» & cette excuſe peut-elle ſuffire à la Nation ?
» Eſt-ce par des expériences iſolées que vous
» prouverez, & le néant de cette découverte,
» & l'erreur de M. *Deſlon* ? Quel eſt donc votre
» objet ? Celui de votre Commiſſion n'étoit
» point borné, & il ne pouvoit l'être. C'eſt
» M. *Deſlon* qui l'a demandée au Miniſtre ; il
» a fait paroître de la bonne foi, & vous
» l'avez reconnue, & de la confiance dans vos
» lumieres, & vous l'aviez acquiſe même parmi
» tous les Médecins ! Ne méritoit-il ni complai-
» ſance ni indulgence de votre part, & ne
» deviez-vous pas lui accorder la juſtice de ſa
» demande ?

» Plus une commiſſion eſt importante, moins

» il faut épargner de moyens & de temps
» pour la bien remplir. Quel étoit donc votre
» objet enfin, pour mettre tant de célérité,
» comme s'il s'agiſſoit d'arrêter une peſte, ou
» de ſauver la vie à des malheureux prêts à
» périr ! Vous avez beau faire & beau dire, ſi
» cette méthode n'empêche pas de mourir, elle
» ne tuera perſonne : on l'a dit, & nous le
» croyons. Des moyens prompts ne doivent
» être employés que pour réprimer les abus
» & l'enthouſiaſme des demi-ſavans, pour
» avertir les Médecins de ſe méfier des têtes
» exaltées, & de ſe garder d'exciter des
» convulſions qui agiſſent par *des moyens violens*
» *& ſouvent deſtructeurs*. Voilà l'objet ſur lequel
» devoit tomber votre tonnerre.

Ne faiſons pas parler le Public plus long-temps. Le déſeſpoir des Malades qui n'ont point été guéris par les remedes, & l'eſpoir d'une Médecine innocente les rend quelquefois injuſtes.

Qu'il me ſoit permis cependant de faire de très-humbles repréſentations ; je ſuis ici pour mon compte.

« MESSIEURS, prévenus pour ou contre
» l'exiſtence d'un fluide, vous ne pouviez vous
» diſpenſer de vous aſſurer par vous-mêmes ſi
» ſes effets étoient ſenſibles. Je me ſuis fait

» magnétiser comme vous, plusieurs fois, & » en public, & en particulier; quoique *d'une* » *constitution peu robuste, & sujet à des variations* » *assez fréquentes*, je n'ai rien senti, si ce n'est » une traînée de chaleur, lorsque j'en avois » moins que le magnétisant, & une de fraî- » cheur, si j'en avois plus que lui; & cela, la » communication réciproque étant bien établie, » en promenant le doigt à un pouce plus ou » moins de mon visage, & des autres parties, & » très-lentement; de sorte que les effets de cette » traînée aussi doucement dirigée, ne peuvent » être attribués spécialement à un mouvement » ou à un déplacement d'air sensibles. Comme » Observateur, je n'ai considéré dans cette action » qu'une chaleur communiquée; dès-lors, me » suis-je dit, ce Magnétisme est un fluide ani- » malisé. Allons en avant, & ne nous occu- » pons plus qu'à reconnoître s'il est utile dans » le traitement des maladies, & par des effets » suivis & continués, & nous tâcherons d'en » démêler les causes ». Ainsi je raisonnois au mois de Mai 1784.

» Je me suis attaché au traitement du matin, » dans une salle particuliere de 20 à 25 personnes, » parmi lesquelles il y avoit de vrais malades. » Je n'y ai jamais vu qu'une ou deux fois un » des Commissaires Médecins qui ont signé ce

» Rapport. Cependant, Meſſieurs, vous y auriez
» obſervé en ſilence & ſans criſes quelques
» effets réels de la communication d'un agent,
» autres que ceux de l'imagination ; vous y
» auriez pu fixer votre attention ſur des par-
» ticuliers, ſans être interrompus, & ſans crain-
» dre de les fatiguer, & par vos queſtions, &
» par votre aſſiduité ; vous y auriez rencontré
» des Médecins, dont pluſieurs de vos Confre-
» res, *Régens* ou *non Régens* ; vous y auriez
» vu la bonne foi de ceux-ci & de preſque
» tous les Malades ; vous y auriez reconnu
» le ſang-froid de l'Obſervateur & le degré de
» confiance de chacun dans cette méthode ;
» vous y auriez remarqué l'inutilité de certaines
» geſticulations, & le peu de néceſſité de l'ob-
» ſervation des poles ; chacun de vous y auroit
» pu & dû opérer *par une fidélité ſcrupuleuſe*,
» *& ſur-tout pour dire la vérité* ; vous y auriez
» fait comme dans les Hôpitaux, des compa-
» raiſons néceſſaires & relatives à des affections
» ſemblables ou diſſemblables dans pluſieurs
» ſujets, & à la différence des ſenſations & de
» leurs effets ſur les uns & les autres ; vous y
» auriez reconnu enfin le peu de certitude des
» eſſais iſolés ; & je ne ſerois point étonné qu'il
» fallût un demi-ſiecle (1) pour que ces ſortes

(1) Fallût-il un ſiecle pour avoir des réſultats certains

» d'essais pussent acquérir quelque certitude ;
» & *compenser toute cause d'illusion* ».

L'amour du bien général & de la vérité donne aux Médecins le courage de tout voir ; & de ne point se lasser d'examiner. Aussi des Ministres de santé, remplis de leurs devoirs, éclairés par leurs expériences, sont-ils en état de juger de ces cas rares, où des secousses peuvent être utiles : leur prudence *à obéir à la nécessité, & leur économie* à les employer, ne peuvent être contestées.

Le Magnétisme animal est une *chimere*, *une vieille erreur.* Les Commissaires n'ont observé que l'*ancien Magnétisme* dans celui de nos jours ; mais un examen scrupuleux & réfléchi d'effets réels sans convulsion, sans illusion, & sans imitation, prouve assez l'existence d'un fluide animal susceptible de se communiquer, *de répandre le calme dans les sens, de rétablir l'ordre dans les fonctions, & de ranimer par l'espérance.* L'espérance

---

de nouvelles expériences, les Médecins, par leur état, & par l'amour du bien général, ne devroient-ils pas s'occuper d'établir un degré qui puisse conduire à l'évidence ? Si ce ne sont pas ceux de ce siecle, ce seront leurs successeurs, qui, de degré en degré, pourront parvenir à la vérité. La génération d'Esculape se renouvelle tous les jours, soit en ligne directe ou indirecte. Ah ! soyons généreux envers notre postérité.

donne la foi aux hommes ; la foi des Malades ranime la charité du Médecin : cette vertu, qui fait aimer ſon prochain comme ſoi-même, fortifie de plus en plus l'imagination, ſi utile à l'un & à l'autre pour la guériſon. Ainſi, ces trois vertus antiques & modernes contribuent eſſentiellement *à ſauver en Médecine.*

Mais il falloit des effets prompts & viſibles ; les Commiſſaires les ont trouvés dans les criſes. Peut-être auſſi s'eſt-on trop attaché à fixer leur attention ſur ces ſortes d'affections ſpaſmodiques : quand cela ſeroit, ces ſortes d'accès, ſouvent ſymptomatiques, ne doivent étonner ni Médecins ni Phyſiciens. Dès-lors les preuves de l'exiſtence d'un agent ſenſible pour les uns, inſenſible pour les autres, devoient être abandonnées pour l'inſtant ; on auroit calculé celles de ſon utilité ou inutilité par des expériences ſucceſſives & continuées ; *car les faits ſont plus démonſtratifs que le raiſonnement, & ont une évidence qui frappe davantage.* Diſons plus : les faits en Phyſique & en Médecine peuvent ſeuls nous conduire à l'évidence ; & le raiſonnement ſert ſouvent à nous en éloigner. Et alors on auroit dit, *le Magnétiſme peut être utile*, ſans une preuve phyſique & abſolue de ſon exiſtence ; *s'il n'exiſte pas, il ne peut être utile ;* & alors nous aurions dit : Nous regardons ce fluide comme celui des

eſprits animaux, dont la Nature ſe ſert pour faciliter ſa marche, quand elle eſt embarraſſée; & peut-être les Commiſſaires auroient-ils dit : Abandonnons la cure de quelques Malades à la pratique du *Magnétiſme animal*, comme à la Nature même. Examinons ſi cette méthode peut la ſecourir ſenſiblement & plus ſûrement que les médicamens intérieurs, ou du moins à ſoutenir l'action de ceux-ci & en aſſurer le ſuccès (1).

Cette marche auroit été plus certaine, & les expériences auroient fourni *des réſultats moins trompeurs*. Cette impartialité n'eût point excité la ſenſibilité, ni irrité l'imagination d'un citoyen eſtimable & reſpectable à tous égards, & recommandable par ſon éloquence, ſon jugement, & la ſévérité dans ſes devoirs (2).

---

(1) On entre-mêloit par-ci par-là des médicamens intérieurs, quand on les jugeoit néceſſaires, avec cette méthode pour ſe prêter un ſecours mutuel. MM. les Commiſſaires l'ont-ils ignoré ? ils n'en ont pas dit un mot.

(2) Il a beau ſe cacher, ſa province, *qui ne radote point*, nous l'a dépeint de façon à le reconnoître par-tout. Il eût deſiré, comme Magiſtrat, trouver de l'équilibre & de l'harmonie dans tous les corps ; il cherche aujourd'hui à rétablir l'un & l'autre interrompus dans ſon propre phyſique. Il a cru retrouver ce moyen dans une méthode différente de la pratique de la Médecine actuelle. Eſt-il étonnant qu'il l'ait défendu avec tant de chaleur & d'enthouſiaſme, avec un ſtyle vif & piquant, & quelques rai-

On

On lit dans les Doutes de ce Provincial, qu'*il n'y a point de bonne Médecine, ou que les moyens de la discerner nous manquent, de l'aveu même des Médecins.* Comment! les Médecins lui ont fourni des armes pour combattre la Médecine! Ce seroit pousser la générosité trop loin. Avec quelle énergie il cherche à les ramener sous les loix de la Nature! Avec quel empire il la fait parler, en lui prêtant une voix douce & pénétrante! Avec

---

sonnemens si serrés, si concluans? . . . . En vérité, tout Médecin que je suis, j'ai bien eu de la peine à résister à quelques impressions; & nous devons nous estimer fort heureux si la plupart des lecteurs, avec la plus ferme volonté de ne pas reconnoître des vérités dans ses doutes, ne prennent à la fin ses doutes pour des vérités.

J'ai été flaté, il est vrai, de rencontrer, dans un homme de génie, mes idées sur les esprits animaux, ma façon de penser sur l'esprit de Corps en général, & sur l'esprit, les talens & les qualités sociales de tous mes Confreres. Cet amour-propre est d'autant plus pardonnable, & cette sympathie doit être d'autant moins suspecte, que je n'ai pas l'honneur de le connoître, & je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu.

Un Docteur s'est avisé de répondre à l'Auteur des Doutes. Je n'ai point cherché à le deviner. Il dit en général des choses assez raisonnables; mais il prend un ton élégiaque, pour plaindre les jeunes Médecins qui, à force de sueurs & de peines, cherchent à acquérir toutes les connoissances nécessaires; comme si ces connoissances n'étoient pas utiles à un Médecin qui admettroit dans sa pratique un peu de magnétisme.

quelle vraiſemblance elle fait des reproches à ſes Diſciples! S'ils les méritent, ils doivent les ſupporter avec courage, mais avec humble réſignation; s'ils ne les méritent pas, les conſeils dictés par l'Auteur n'en ſont pas moins ceux de la Nature.

En voulant juſtifier la doctrine du Magnétiſme animal, cet Auteur n'a-t-il pas peint la Nature même, telle que la définiſſent aujourd'hui les Philoſophes, les Phyſiciens & les Naturaliſtes? Ce qu'ils appellent *Natura naturata*, eſt *un tout qui ſe tient dans l'Univers*, ſubſiſtant *par l'accord, la liaiſon & la correſpondance de toutes ſes parties. . . . . . Tout eſt ſoumis à cet ordre univerſel, &c.* N'eſt-il pas conſéquent d'admettre un corps, une ſubſtance, ou un fluide, comme on voudra, dont ſe ſert la Nature pour cette liaiſon & correſpondance de toutes ſes parties, & modifier tous les êtres qui couvrent la ſurface du globe terreſtre? Je crois bien qu'il en eſt de même de ceux du globe céleſte; mais cette partie eſt au-deſſus de mon diſtrict. On aſſure d'ailleurs que la charlatanerie a de tout temps fait tomber du ciel la plupart de ſes ſecrets; & je crois très-fortement que, ni l'influence des aſtres, ni les ſecrets, ne peuvent donner l'immortalité.

Contrà vim mortis non eſt medicamen in aſtris.

Les accuſations de cet Auteur contre la Médecine ſont outrées ; il ſemble lui-même en convenir. C'eſt un malade agité, furieux, qui a cru lire un Rapport contre nature. Ayant pris l'agent de la Nature pour ſon Médecin, il le défend de toutes ſes forces ; il y auroit de l'injuſtice à ne pas excuſer ſes reproches.

Ne pourroit-on pas reprocher auſſi aux Commiſſaires des aſſertions un peu déclamatoires ? Pourquoi vouloir imputer l'irritabilité des organes à des preſſions légeres ſur le colon, à de ſimples attouchemens ſur le creux de l'eſtomac, à peine capables de procurer une évacuation ? Je dis preſſions légeres, parce qu'elles ſuffiſent pour la communication. Il auroit donc fallu obſerver cette méthode de plus près & plus long-temps, pour ſe garder de toute prévention.

De la prévention on paſſe naturellement à l'imagination. *Sans attouchement ni preſſion, l'imagination a des reſſources pour produire tout par elle-même.* En effet, cette puiſſance de l'ame conduit les hommes dans toutes leurs démarches. C'eſt elle qui a produit toutes les ſingeries de M. *Jumelin* (1) ; c'eſt elle qui a fourni

(1) Ce Médecin, plein de connoiſſances & du deſir de s'inſtruire, eſt parti avec M. le Marquis de Choiſeul-Gou-

l'essai fait par les Commissaires sur cette pauvre aveugle. N'y avoit-il pas de la conscience à tromper une aveugle ? Et si, par hasard, ces Messieurs s'étoient trompés dans leurs conjectures ! mais non ; ils ont trouvé ce qu'ils cherchoient.

Parmi tant d'exemples des effets de l'imagination ou d'une confiance bien déterminée, je vais leur en communiquer un assez frappant.

Les Médecins avoient semblé négliger dans leur pratique les frictions & les exercices des membres, une des parties les plus essentielles de la gymnastique médicale. Arrive un Médecin fameux, déja connu par l'inoculation ; un Eleve de *Boerrhaave*. Il inspire de la confiance, & par sa place, & par lui-même. La fermeté de ses décisions montoit l'imagination de ceux qui le consultoient. Il conseilloit aux femmes sur-tout les exercices & les mouvemens des bras & des jambes, & des frictions sur *l'abdomen*. Elles s'en sont presque toutes bien trouvées. Une Dame de grande qualité se faisoit frotter pendant une heure & plus ; deux

---

fier, notre Ambassadeur à la Porte. Il a beau faire ; le Magnétisme le suit par-tout. Peut-être celui du Levant sera-t-il plus sensible pour lui que celui de l'Occident. Il voudra bien nous communiquer ses observations.

de ſes femmes la frottoient l'une après l'autre, comme il leur avoit été indiqué, & ne l'épargnoient pas, comme elle le deſiroit; auſſi ne ſe plaignoit-elle jamais. Après pluſieurs frictions, il s'étoit formé une croûte ſur la capacité du bas-ventre, dont la Maîtreſſe ne ſe doutoit pas, & dont ſes femmes s'étoient à peine apperçues: cette Dame exiſte, & ſe porte très-bien; du moins je le deſire.

Mais l'imagination agiſſant dans un traitement public, &c. . . . . les Malades y ſont raſſemblés dans un lieu ſerré. L'air chaud, quoique renouvelé, eſt toujours plus ou moins chargé du gaz méphitique, &c.

Imagination à part pour un inſtant, quelle funeſte idée de la plupart de nos Hôpitaux nous retrace cet apperçu! De ces refuges ſi précieux à l'humanité ſouffrante, & ſur-tout de l'Hôtel-Dieu, où les Malades ſont ſi ſerrés, *relativement à leur nombre!* Pauvres malheureux! ne vous effrayez point; le Gouvernement s'eſt occupé de rendre les Hoſpices plus ſalubres, & par la forme des ſalles, & par un renouvelement d'air ſucceſſif, & par une étendue ſuffiſante & proportionnée au nombre (1).

---

(1) Pluſieurs ſalles nouvelles déja conſtruites à l'Hôtel-Dieu, ſans celles qu'on ſe propoſe d'y ajouter, ſont dues aux vues bienfaiſantes des Miniſtres. M. *Colombier*, notre Confrere, a contribué à ces changemens ſalutaires, & y

Quoiqu'on n'ait pas eu deſſein de comparer ce tableau avec celui d'un traitement public dans une grande ſalle où 25 à 30 perſonnes ne ſont pas fort ſerrées, & où les fenêtres ſont preſque toujours entr'ouvertes, où on ſéjourne 3 à 4 heures au plus, & où on ne couche point; il eſt cependant vrai de dire que ce tableau eſt placé dans un jour à inſpirer quelque crainte. Il doit en inſpirer dans nos repréſentations théatrales, & juſques dans les *clubs* ou ſociétés nombreuſes; *car*, *ajoute-t-on*, *l'imagination excitée par des imaginations environnantes..... & la muſique... C'eſt un moyen de plus pour agir ſur les nerfs & pour les émouvoir.*

Au milieu de ces terreurs paniques, je demande grace pour cette ſcience qui développe les proprietés des ſons, & regle les mouvemens de la danſe; cette mélodie qui flate nos oreilles & preſque tous nos ſens; cette harmonie qui, par ſes accords, peut entretenir ou rétablir l'union & les rapports ſi néceſſaires dans toutes les parties de l'économie animale. Les Anciens en ont bien connu les avantages, & l'ont ſouvent employée comme un moyen de plus en Médecine.

---

contribue par ſa place, qu'un Miniſtre populaire a créée pour le bien de l'humanité.

La Mythologie n'eſt pas ſimplement une allégorie; elle eſt encore l'enveloppe myſtérieuſe des vérités de l'Hiſtoire ancienne. *Apollon* n'eſt-il pas le Dieu de la Médecine & l'inventeur de la Muſique ? *Minerve* n'eſt-elle pas repréſentée avec le bâton d'*Eſculape* dans un Panthéon, à Rome, ſous le nom de *Minerva Medica ;* & ſa ſtatue, faite par *Demetrius*, & placée dans le temple de Jupiter Olympien, n'étoit-elle pas repréſentée par les *Mégaréens*, ſous le nom de *Minerva Muſica ?* Ainſi, les Fables, quoique défigurées ſouvent par le grand nombre d'ornemens, ſont bâties en général ſur le fondement de la vérité.

C'eſt aſſez de la *Théogonie* médicale; ne perdons point de vue *l'Antopſie* oculaire & auriculaire, ſans laquelle il n'y auroit ni bonne Médecine ni bonne Muſique. Si la Muſique a été miſe en uſage pour la curation des maladies, & conſacrée à des affections particulieres, pourquoi n'auroit-elle pas contribué pour ſa part à la guériſon des deux glandes de Mademoiſelle G..... & à en déterminer une réſolution plus prompte ? Ces petites tumeurs au ſein droit, étant jugées *ſuſceptibles de réſolution* par MM. *Bouvart* & *Sallin*, ils avoient conſeillé la diſſipation *avant de commencer les remedes. Quinze jours après, elle fut priſe, à l'Opéra, d'une toux*

violente. . . . . & cracha, pendant l'eſpace de quatre heures, environ trois pintes d'une lymphe glaireuſe. Une heure après, on ne trouva plus *aucun veſtige de glande.* La promenade, la muſique, & peut-être la chaleur même du ſpectacle, ont été des moyens ſuffiſans de réſolution. La Nature, en maîtreſſe habile, ſaiſit tous ceux qui lui conviennent. Ainſi, on ne peut trop louer ces deux Praticiens d'en avoir été les miniſtres intelligens.

Sans aller chercher dans chaque ſiecle les guériſons par la ſeule Nature, je vais en citer un, que la Nature vient d'opérer, malgré la Médecine & les Médecins. Une Dame de très-haute qualité étoit tourmentée par des mouvemens convulſifs depuis pluſieurs années. Tous les grands Praticiens, & ceux dont la réputation eſt fondée ſpécialement ſur la connoiſſance de ces ſortes d'affections, ont été conſultés. On a mis en uſage les rafraîchiſſans, calmans, &c. On a peut être mis à contribution les quatre élémens & les trois regnes de la Nature ſans aucun ſuccès. Elle avoit renoncé à tous remedes, lorſqu'elle fut ſurpriſe, il y a environ cinq à ſix mois, par la petite-vérole. Elle a ſans doute été très-bien traitée; mais le fait eſt, que toutes ces petites ſuppurations, bien établies & bien détergées, ont détruit la cauſe matérielle des ſecouſſes

les plus violentes. On m'a fort assuré que cette charmante Princesse n'avoit pas eu depuis la plus légere attaque (1).

---

(1) Cette histoire me rappelle une guérison à laquelle j'ai eu le bonheur de contribuer, il y a environ 26 ans. Un de mes amis m'emmena à 24 lieues d'ici, voir sa mere malade. Les habitans du canton profiterent de la présence d'un Médecin de Paris pour venir le consulter. Je vis entr'autres une fille de 17 ans, attaquée de convulsions très-fortes depuis l'âge de 11 à 12 ans, quoiqu'assez bien réglée dès treize. On n'avoit rien négligé pour la soulager; & on lui avoit prescrit tous les anti-spasmodiques connus. A peine put-on me rendre compte des incommodités particulieres de son enfance. Elle avoit eu la petite-vérole dès 4 ans. Comme fille d'un Forgeron, elle alloit très-souvent au feu de la forge, aussi lestement habillée que son pere en travail : elle en sortoit même dans l'hiver, étant en sueur : ses sueurs étoient souvent interceptées, mais sans autres accidens que des boutons ordinaires, & qui se dissipoient sans la plus petite émotion, & l'on m'assura qu'elle n'avoit jamais eu de fievre d'aucune espece. Voilà tout ce que j'appris. Alors je me déterminai aux moyens de lui donner la fievre; mais tout le monde ne goûta pas ces moyens : je proposai alors de lui inoculer la gale; on accepta cet avis : on redoute moins, dans ce pays, la gale que la fievre : ne disputons pas des goûts. On amena un Berger galeux; je fis coucher la fille avec la chemise & dans les draps du séduisant *Tircis*, & elle devint Bergere au bout de 24 heures. Je lui prescrivis une légere infusion d'eau de sureau pour boisson : les attaques devinrent moins fréquentes de jour en jour, & cesserent au bout de quinze jours, & ne reparurent plus. Je n'autorisai la curation de la gale qu'au bout d'un mois.

Si l'illuſion de nos ſens peut faire des impreſſions ſans Magnétiſme, le Magnétiſme peut agir & agit quelquefois ſans l'illuſion des ſens. MM. les Commiſſaires peuvent fort bien ne pas le croire : ils ne ſe ſont pas mis à portée de l'obſerver; ils pourroient cependant s'en rapporter à moi. Je ne ſuis ni menteur, ni trop crédule, ni extatique, ni ſomnambule, encore moins fanatique; mais je ſuis très-perſuadé que, ſans *tambours*, ni trompette, ni *canon*, ni autres effets capables *d'ébranler les organes*, l'imagination ſe monte juſqu'à l'ivreſſe; alors la prévention uſurpe l'empire de la raiſon, & l'on croit voir les mouvemens des *Trembleurs des Cevennes* juſques dans les criſes produites par la Nature.

Enfin, ſi l'imagination eſt un remede, elle ſert de guide au Médecin pour le chercher. Si cette faculté qui nous fait ſentir & agir chacun à notre maniere, & avec des raiſons preſque auſſi probables pour que contre, ſervons-nous-en avec prudence & ſagacité pour guérir, chacun ſelon notre façon de voir & de juger.

Laiſſons ſur-tout aux femmes, à ce ſexe en-

J'ordonnai, avant de partir, les remedes intérieurs, & défendis de ſe ſervir de la ceinture contre la gale ordinaire dans ce pays, ne voulant point hâter la guériſon. Elle s'eſt mariée cinq ans après, a eu pluſieurs enfans, & ſe portoit bien en 1778.

chanteur, la puissance morale de sentir, naturelle ou acquise, qui répand tant de graces dans leurs personnes, tant d'agrémens dans leurs discours, & leur dicte cette délicatesse & ces sentimens répandus dans la plupart de leurs écrits. Laissons-leur cette liberté d'agir & de choisir, selon leur tempérament, la partie de la gymnastique qui les flate le plus : allons au-devant des doux élans de leur cœur & de leurs desirs, en conduisant leur imagination aux choses agréables & utiles ; ne leur proposons que des remedes agréables (1), s'il est possible : c'est un moyen de plus, & presque certain, pour gagner leur confiance & leur estime.

Enfin, enfin, MM. les Commissaires ont entendu les principes de M. *Mesmer* chez M. *Deslon*, n'y ont vu que des convulsions, & avoient résolu de juger M. *Mesmer* chez M. *Deslon*. Les Médecins ont saisi avec empressement ce prétexte. Que résulte-t-il de ce Rapport ? Le Public est plus indécis sur cette pratique qu'il ne l'étoit auparavant.

---

(1) *Il y a du danger, dit Celse, à vouloir guérir trop vîte, & à ne se servir que de remedes agréables.* Cette premiere proposition n'est pas contestable ; mais la seconde est trop stricte. Les Médecins, avec les connoissances acquises dans ce siecle, peuvent allier les préceptes d'*Hippocrate* à la pratique d'*Asclepiade*.

MM. les Commiſſaires euſſent-ils prononcé auſſi affirmativement, ſi, au diſcours lu dans l'Aſſemblée chez M. *Deſlon*, on eût ſubſtitué celui-ci :

MESSIEURS,

» Vous connoiſſez le ſyſtême de M. *Meſmer*. » Nous n'en avons aucun à vous propoſer. Des » Médecins ne doivent ici vous préſenter que » des phénomenes à obſerver.

» Ce n'eſt point ici la matiere ſubtile de » Deſcartes, avec ſa direction d'occident en » orient, ni celle de l'aiman, dont les corpuſ- » cules vont du nord au ſud & du ſud au nord. » Seroit-ce l'éther Newtonien? les Phyſiciens ne » le regardent plus comme cauſe de l'élaſticité des » corps, qu'ils attribuent à l'air ſeul. Cependant » cette élaſticité eſt-elle inhérente & propre à » l'air ſeul, s'il la perd ſouvent, & ſi on ſait la » lui enlever, du moins en très-grande partie? » Quoi qu'il en ſoit, nous croyons eſſentiel de » rappeler combien de tentatives pour ramaſſer » la matiere de l'électricité ont été faites pen- » dant 60 ans, avant d'être parvenu à démon- » trer viſiblement & ſenſiblement l'étincelle & » l'action électrique d'un fluide qui agiſſoit né- » ceſſairement ſur les corps animés, & qui

» électrise parfaitement, sans aucune commu-
» nication avec l'air.

» Nous ne prétendons pas, Messieurs, vous
» apporter une nouvelle découverte, mais une
» méthode plus éclairée, qui, étant susceptible
» de perfection, doit mériter votre attention.
» Vous ne voyez point en nous des hommes
» pusillanimes, qui marchent dans l'obscurité,
» ni de ces téméraires, qui cherchent à s'enve-
» lopper de qualités occultes, ni de ces auda-
» cieux qui se flatent d'assujettir à leur opinion
» des Physiciens éclairés; mais vous voyez des
» hommes sages, dont les expériences tendent
» à reconnoître l'action d'un fluide universel;
» des Médecins qui ne se repaissent pas de con-
» jectures, cherchent à épier la Nature & à la
» secourir, & pensent avoir reconnu, dans ce
» fluide qu'on nomme *Magnétisme animal*, l'agent
» de la Nature même.

» Ce fluide animal nous paroît être la cause
» immédiate de nos sensations, & la cause
» premiere de nos mouvemens. Il est suscep-
» tible de communication entre deux individus;
» il semble avoir aussi la propriété d'indiquer
» le siege d'un mal à l'intérieur, en excitant
» une douleur plus sensible dans la partie où
» il réside; tels que l'éternuement, la toux, ou
» autres secousses légeres, ont quelquefois

» indiqué le lieu d'un corps étranger ou d'un » mal caché par une distraction sensible de la » partie engorgée ; & quelques observations » prouvent qu'il guérit peu à peu par des ex- » crétions imperceptibles ou visibles, & par » des évacuations physiquement déterminées ; » qu'il redonne en outre le ton à des organes » affoiblis & languissans.

» Ce moyen est sans doute très-conforme » aux opérations de la Nature. Elle se sert de » cet agent, tel que nous le concevons, pour » l'existence & la conservation de tous les corps » animés : pourquoi ne s'en serviroit-elle pas » pour suppléer à la trop grande dissipation ou » à l'égarement des esprits animaux, & remé- » dier à l'ataxie générale & à l'atonie subsé- » quente des fibres qui constituent les organes » faits pour les contenir ?

» En vous rendant compte de nos essais & » observations, nous aurons encore moins la » prétention de diriger vos expériences ; nous » nous flatons seulement, avec votre secours, » de parvenir au degré d'utilité & de perfec- » tion dont cette pratique peut être susceptible. » Placés au milieu de nous, vous devenez le » centre de nos lumieres ; vous soutiendrez nos » efforts & notre zele pour le bien universel.

» Messieurs, vous ne trouverez ici que des

» Médecins ; peut-être feroit-il néceffaire de
» tempérer l'imagination trop active de quelques-uns ; mais vous les trouverez en général armés contre les preftiges. Vous ne les verrez point s'attacher principalement à ces explofions fubites & furprenantes aux yeux du feul vulgaire, ni à ces fympathies inexplicables, capables d'étonner les Phyficiens & les Médecins les plus éclairés : nous les regardons avec vous comme ces météores dont il faut éviter, calmer ou prolonger la durée, felon les bons ou mauvais effets qu'on doit en attendre.

» Notre but eft la curation des maladies. Cette pratique n'étant pas fort active, la prudence exige une action continuée, pour en affurer les effets curatifs. Jufqu'ici nous ne l'avons pu juger que dans les maladies chroniques, encore en eft-il d'incurables même à la Nature. Plufieurs affurent qu'ils s'en font fervi avec fuccès dans les aiguës ; au refte, nous n'avons garde de publier cette méthode comme la Médecine univerfelle, mais comme un moyen de plus de guérir.

» La plupart des affections chroniques font rebelles aux remedes prefcrits par les Praticiens les plus expérimentés. Les malades font fi révoltés, & par la longueur du temps, &

» le dégoût continuel d'avaler des drogues ; » sous quelque forme qu'on les donne ; ils » desirent des secours moins pénibles & plus » flateurs à leur imagination : quel est le de- » voir du Ministre de santé ? Taxera-t-il son » art de manquer de ressources ? Non sans » doute. Abandonnera-t-il son malade aux » efforts de la Nature ? Oui sans doute. Mais, » sans perdre de vue tous les moyens conve- » nables, si elle a besoin d'être secourue, il » saura les lui fournir en observateur éclairé.

„ Le fluide animal est regardé comme un » agent de la Nature ; il se trouve en tous temps » & en tous lieux. Le Médecin ne peut s'en » passer. Il ne peut être communiqué avec » avantage par tout le monde. Il n'appartient » qu'à des hommes instruits & versés dans la » Physique & l'Anatomie, & dans la con- » noissance des maladies, & même dans une » pratique réfléchie, de s'en servir utilement.

Nil prodest quod non lædere possit idem.

» En un mot, MESSIEURS, sans nous appuyer » sur l'incertitude des médicamens intérieurs „ dans les maladies chroniques, nous insistons » sur la nécessité de soutenir l'espoir & la con- » fiance des malades. Nous espérons, sous vos » auspices, procurer une ressource de plus à la

Médecine.

» Médecine. Seroit-ce une témérité de nous
» flater de parvenir un jour à préſerver l'huma-
» nité des ſuites fâcheuſes d'affections morales
» auxquelles l'aſſujettit ſa propre exiſtence » ?

Peut-être MM. les Commiſſaires n'auroient pas tant précipité ce Rapport...... Je ſuis déſeſpéré de ne pouvoir adopter un pareil jugement, ſigné par les hommes les plus célebres & recommandables par leurs qualités perſonnelles.

M. *Francklin*; ce nom ſeul eſt une apothéoſe. Ce grand homme a voulu éprouver par lui-même les effets du Magnétiſme. Il n'a rien ſenti, très-heureuſement. Sa ſenſibilité eût donné quelque inquiétude ſur une ſanté ſi précieuſe. *Eſculape*, dit-on, n'a été foudroyé que ſur les plaintes continuelles de *Pluton*, qui n'aimoit pas qu'on reſſuſcitât les morts. Les Médecins doivent-ils redouter un pareil châtiment ?.... Quant à moi, je ſupplie ce Génie tutélaire de toutes les Nations, ce Reſtaurateur de la liberté de ſes concitoyens, de recevoir l'hommage, le reſpect & la reconnoiſſance d'un petit *Machaon*, qui ne ſe croit pas à l'abri de la foudre.

M. *le Roi*, cet Académicien connu principalement par ſes Eſſais ſur l'électricité, nous a prouvé, par des recherches multipliées & ſucceſſives pendant un temps ſuffiſant, & deve-

loppées dans un Mémoire intéressant lu à l'Académie des Sciences, que le *verre pompe le feu des corps électriques employés à le frotter.* Si, au nom de *Magnétisme*, on eût substitué celui d'*Electricité animale*, il eût porté une attention plus scrupuleuse à l'examen de cet agent. Peut-être auroit il eu la complaisance de résoudre les petites discussions des Médecins magnétisans & électrisans, sur la préférence des baguettes de fer ou de verre, dont ils faisoient un usage alternatif. Qu'il me soit permis de lui faire une question. Pour prouver l'action d'un fluide, même visible, un Physicien pourroit-il se contenter d'effets momentanées d'un corps sur un autre? M. *le Roi* se contenteroit-il de ces preuves physiques pour faire un Rapport & asseoir un jugement?

M. *Bailli*, ce savant scrutateur de l'Antiquité, n'a-t-il pas reconnu que la plupart des découvertes dont nous nous glorifions, ne nous appartiennent pas? Quels sont les principaux phénomenes de la Nature, dont les systêmes, pour la plupart, ne soient renouvelés des anciennes Ecoles? Quoique la doctrine du Magnétisme ait été décrite en partie dans quelques Auteurs, & que des imposteurs aient pu s'en servir pour des magies ou fascinations aux yeux du crédule vulgaire, des Philosophes & Méde-

cins très-célebres ne s'en sont-ils pas occupés ? N'ont-ils pas conseillé des observations à ce sujet pour le traitement des maladies ? Mais, dans quel Ouvrage & dans quel siecle cette pratique se trouve-t-elle décrite ? On doit regretter que M. *Bailli* n'ait eu aucun motif pour porter son attention sur le fluide vital & sur les corps animés d'Hippocrate. Combien de vérités connues il a su retirer de l'obscurité ! & cela, par cette brillante facilité de concevoir les choses, qu'il possede au suprême degré ! Avec quel art il sait l'employer pour développer tous les élans progressifs de cette Faculté ? Avec quelle élégance académique il a rédigé un Rapport sur des observations physiques ? Malgré tous ses talens & sa bonne volonté à n'exposer que des prestiges, il n'ignore pas que les Philosophes & les Savans en géneral, *font état de trouver bien plus facilement pourquoi une chose soit fausse, que non pas qu'elle soit vraie, & ce qui n'est pas, que ce qui est, & ce qu'ils ne croient pas, que ce qu'ils croient.* Essais de Montagne.

M. *de Bory*, ce Commissaire, Chef d'Escadre, est estimé & considéré par tous les Membres de l'Académie des Sciences. Je l'ai vu une ou deux fois paroître au traitement & disparoître. Cependant il a signé.

M. *Lavoisier*, ce Physicien ingénieux, &

Chimiſte très-inſtruit, occupé ſans ceſſe d'expériences utiles & curieuſes, s'eſt aviſé de décompoſer nos élémens : s'il continue ſes recherches, nous n'en aurons bientôt plus.

La Chimie, en nous établiſſant un corps principe, le définit *un corps ſimple, qui n'eſt compoſé d'aucune différente matiere extrêmement homogene, immuable, abſolument inaltérable & indiviſible.* Voilà l'élément des élémens, dont l'exiſtence eſt reconnue par les Chimiſtes, ſans pouvoir en déterminer la figure ni la grandeur. Pourquoi donc M. *Lavoiſier* s'eſt-il prêté à juger la non-exiſtence de ce principe ? il a cru ſans doute que cette complaiſance étoit indifférente au bien public ! Au reſte ce même Public dont je fais partie, l'exhorte à continuer ſes eſſais ſur l'air animaliſé. Il a entendu lire un Mémoire ſur l'apperçu, & un calcul probable de la quantité & de la qualité de trois eſpeces d'air qui ſe propagent dans les ſpectacles nombreux. Ce projet a été très-goûté, & ne peut que faciliter les moyens de diminuer ou d'abſorber les mofetes atmoſphériques (1) : c'eſt ainſi que l'Auteur a nommé les gaz méphitiques de toutes les excrétions animales. Il n'eſt point de petites expé-

(1) Nom conſacré par les Naturaliſtes aux exhalaiſons inflammables dans les mines.

riences qui ne puiſſent devenir très-utiles ; conduites par un Académicien dont la ſagacité & les talens ſont connus ; & principalement quand elles ont pour objet la ſanté & la vie des hommes.

« Et vous, MM. *Majault*, *Sallin*, *Darcet*, » *Guillotin*, que puis-je vous dire ? Autant il » m'eſt doux de rendre juſtice à votre mérite » médical & perſonnel, autant il eſt de mon » devoir de rendre juſtice à la vérité ; ſi l'imagination a pu vous en écarter, on ne doit » l'attribuer qu'à votre préoccupation, & à la » précipitation avec laquelle vous avez examiné » le *Magnétiſme animal* : précipitation excitée » par des Membres de la Faculté, qui vouloient » faire porter un jugement avant le Rapport ; » mais, Confreres eſtimables & ſavans, ne » pouviez-vous leur remontrer que vous êtes » Citoyens avant d'être Médecins ? qu'avec ces » deux qualités eſſentiellement ſympathiques, » vous avez été nommés Commiſſaires par le » Roi ? que, devenus hommes de l'Etat, vous » ne deviez acception à aucun Corps, ni aux » perſonnes, mais un Rapport ſûr & invariable à vos Concitoyens & à toute la Nation ? » qu'il ne falloit épargner ni peines ni ſoins, » & ne point vous laſſer d'obſervations, & en » public & en particulier, pour ne rien laiſſer

» à desirer sur une matiere importante, ou du
» moins pour vous mettre à l'abri de tous repro-
» ches ? que d'ailleurs vous aviez lieu d'être
» surpris d'une inquiétude aussi marquée,
» & que votre délicatesse blessée s'en venge-
» roit par le courage & la patience nécessaires
» pour l'intérêt général & celui de la Faculté ?
» Eh ! quelle gloire pour des Philosophes,
» Physiciens & Médecins ! Elle étoit digne de
» vous, si vous eussiez consulté les sentimens
» de votre cœur. Vous eussiez imité ces hommes
» généreux de l'Antiquité. Ils oublioient tout
» esprit de parti, toute dissension particuliere,
» & se réunissoient dans les affaires publiques.
» Des observations réunies de tous les Com-
» missaires, auroient été plus discutées & plus
» réfléchies, & auroient du moins éloigné toute
» idée de partialité ».



RÉFLEXIONS SOMMAIRES

Sur le ſecond Rapport des Commiſſaires nommés par le Roi.

LE ſecond Rapport eſt une diſcuſſion méthodique & médicale : il eſt ſigné de MM. *Poiſſonnier*, *Caille*, *Mauduit* & *Andry*.

Ces Commiſſaires ſe ſont au moins montrés ; on les a vus pendant trois mois au traitement du ſoir, le Mardi & le Vendredi, où ſe rendoient quelquefois MM. *le Roi* & *Lavoiſier*. Ils avoient même ſemblé faire un choix de quelques Malades, pour en ſuivre le traitement chez M. *Deſlon* : je ne ſais ce qui les a détournés de ce moyen d'obſervations.

Je me contenterai, dans l'examen de la premiere partie de ce Rapport, de rétorquer des propoſitions un peu haſardées :

1°. Si le Magnétiſme animal eſt un fluide univerſellement répandu ; ſi pluſieurs Médecins & Philoſophes l'ont reconnu comme l'agent qui donne la vie & le mouvement, l'exiſtence de

ce fluide animal eſt donc un ſyſtême, & non une hypotheſe.

2°. Si ce fluide eſt le mobile de l'imagination, ſes effets plus ou moins grands ne peuvent jamais être trompeurs, ni pour le Phyſicien, ni pour le Médecin. Si, expoſés à ſon action, ils éprouvent quelques ſenſations, ils doivent ſe garantir des preſtiges, & *ſur-tout d'une volonté réfléchie de rapporter à une cauſe ce qui dépend d'une autre.*

3°. Mais *il n'y a que les ſujets*, ſuivant M. *Deſlon, qui ſont dans un état de maladie, ou qui en portent en eux le germe, qui éprouvent des ſenſations internes.* Il s'eſt convaincu lui-même, & nous l'avons éprouvé, que les ſujets plus ſenſibles que le commun des hommes par leur conſtitution particuliere, & en état de maladie, ſont ceux qui ordinairement éprouvent le moins de criſes; & que les *ſenſations internes*, produites par une cauſe hétérogene, ſont les ſeules qui exigent l'attention du Médecin.

4°. On pourroit aſſurer, d'après cela, que des expériences iſolées, & des opérateurs peu exercés, ne peuvent donner que des réſultats incertains.

Je ne m'arrêterai point ſur l'examen ni le détail des convulſions, ni ſur la deſcription du lieu où l'on magnétiſe, & de la méthode qu'on emploie. MM. les Commiſſaires n'ont examiné

que des convulſions, & en tirent les mêmes conſéquences que ceux du premier Rapport. Comment peuvent-ils juger *ſi cet art peut être utile , & ſi on doit en faire uſage en Médecine ?*

Il eſt important néanmoins de faire quelques réflexions ſur les cauſes eſſentielles & déterminantes des convulſions telles qu'elles ſont préſentées dans ce Rapport. Ces termes de ſenſibilité & d'irritabilité provoquée, dit-on, par cette pratique, peuvent faire trembler les Lecteurs. Tous les Auteurs modernes qui ont traité cette matiere, font des diſtinctions des parties ſenſibles du corps humain & de celles qui ſont irritables, & en même temps, de celles qui ſont ſenſibles & irritables ; les inteſtins, par exemple. C'eſt alors que les frottemens multipliés, ſur-tout de droite à gauche, & même par-deſſus les plexus, où s'uniſſent un grand nombre de nerfs, provoqueront à aller à la garde-robe ; & c'eſt un moyen excellent pour les gens naturellement conſtipés, à qui je donne le conſeil d'en faire uſage, ſans craindre de mouvemens convulſifs. Il eſt bon d'avertir le Public, puiſque j'en ai l'occaſion, qu'il ſe fait, dans l'économie animale, des irritations naturellement ſenſibles ; elles contribuent à l'entretien des fonctions de la vie, & ſont bien éloignées d'être ni convulſives ni douloureuſes.

Gliſſon, *Baglivi*, *Bellini*, *&c.*, & ſur-tout *Zimmerman* & *Haller*, ont fait beaucoup d'expériences ſur la ſenſibilité & l'irritabilité. De ces deux derniers, le premier aſſure que le cerveau n'eſt pas ſenſible, & que les arteres ſont très-irritables ; le ſecond au contraire donne beaucoup de ſenſibilité au cerveau, & refuſe l'irritabilité aux arteres. Il y a même eu des expériences renouvelées par quelques Docteurs de la Faculté de Médecine, confirmatives & contradictoires : quelque curieuſes qu'elles ſoient, ſelon moi, on ne peut trop être circonſpect à admettre les conſéquences qui ſemblent en réſulter par rapport à l'économie animale.

Il faut cependant bien admettre ſenſibilité & irritabilité, pour ſe rendre compte de certains phénomenes : ces deux affections attachées à l'humanité, ont en effet un rapport certain, mais elles peuvent agir l'une ſans l'autre. Ne voyons-nous pas quelquefois des êtres ſenſibles n'être jamais irritables ? Et nous ne voyons que trop ſouvent des êtres irritables n'être jamais ſenſibles.

Les cauſes acceſſoires & prédiſpoſantes, quoique vraiſemblables, ne peuvent être attribuées qu'à un nombre très-limité des Malades dans la ſalle où MM. les Commiſſaires venoient ſeulement deux fois par ſemaine. Celles qu'ils font

dépendre du lieu où l'on magnétiſe, ſont un peu outrées ; la chaleur s'y faiſoit ſentir en raiſon du plus ou moins de gens aſſemblés ; & ces Meſſieurs ont ſenti, avec tout le monde, celle de l'atmoſphere du mois de Juillet & d'Août, les fenêtres ouvertes d'un côté, & conſéquemment l'air renouvelé ſans ceſſe.

Ce tableau n'eſt vraiment ſérieux que pour l'Obſervateur. Le recueillement des Malades conſiſte dans la lecture pour quelques-uns ; les autres converſent avec leur voiſin, & quelquefois d'un bout à l'autre de la ſalle, ou avec celui qui les magnétiſe. Si cet appareil a inſpiré de la gêne & de la contrainte, ce n'eſt pas aux perſonnes aſſiſes autour du baquet, mais bien à quelques Commiſſaires qui ont bien ſu s'en délivrer par la ſuite. J'ai cependant vu ceux-ci plus conſtans, cauſer avec des Malades qui leur rendoient volontiers compte de leur état, & ſatisfaiſoient avec plaiſir à leurs queſtions. En un mot, ce baquet eſt un peu ſérieux, mais ſans triſteſſe ; & tout s'y paſſe avec plus d'agrément & moins d'ennui que dans les grands repas de mariage, & même dans les grandes ſociétés, je ne dis pas du *loto*, mais dans celles où l'on cherche à s'amuſer, ſouvent ſans y réuſſir.

Ainſi les concluſions de cette premiere Partie, tirées des ſenſations internes & externes, ſont *équivoques & inſuffiſantes* même à l'imagination.

Seconde Partie du Rapport.

Nous voici à la queſtion la plus intéreſſante ; il s'agit de juger de l'utilité des procédés de cette méthode, & ſi elle eſt admiſſible en Médecine. On veut des preuves *tirées du raiſonnement, & de celles que fourniſſent les faits.*

On veut abſolument raiſonner ſur une matiere inconnue, avant des preuves de faits. Hé bien, raiſonnons un peu.

La premiere propoſition extraite du diſcours prononcé chez M. *Deſlon*, *eſt beaucoup trop étendue, de l'aveu des Médecins de tous les temps*, « *Il n'eſt* » *qu'une ſeule cauſe des maladies ; c'eſt une matiere* » *hétérogene, &c.* » Ne voit-on pas, dans la même ſaiſon, dans un même lieu, des maux de gorge & catharres en général, des fluxions de poitrine quelquefois inflammatoires, & le plus ſouvent humorales, & dégénérant en fievres putrides, des coliques de toute eſpece, ou des flux diſſentériques ; & des fievres exanthématiques, rhumatiſmales, &c. ; maladies différentes, produites par la même matiere hétérogene, dont les ſieges ne ſont variés que ſelon la diſpoſition ou l'état actuel des organes, & ſelon la façon de vivre au moral & au phyſique de chaque ſujet expoſé à la même température ? MM. les Commiſſaires ont pu obſerver, & ſeront à

portée d'obſerver cette nuance, qui, moins commune & moins ſenſible, il eſt vrai, ſe trouve cependant dans toutes les épidémies les plus contagieuſes.

Quand la pléthore ou l'épuiſement auroient lieu ſans matiere hétérogene, il ne s'enſuivroit pas que la nouvelle méthode ne pût être miſe en uſage. On n'a pas ignoré que chez M. *Deſlon* on ſaignoit, on émétiſoit & on clyſtériſoit, même avant d'opérer, quand on le jugeoit néceſſaire. On a même fait la ponction une ou deux fois, &c.

Dans une pléthore, les vaiſſeaux relâchés par les remedes généraux, il reſte toujours la partie la plus épaiſſe de l'humeur ſurabondante qui n'a pas circulé, devenue matiere hétérogene, qu'il faut expulſer; enſuite remédier à l'atonie qui ſuccede à la tenſion & à l'éréthiſme. Le fluide animal tonique & calmant aidera la Nature à détruire les engorgemens. Comme tel, ne ſeroit-il pas encore plus utile contre l'épuiſement, &c.?

Ainſi, quoique cette propoſition puiſſe être reſtreinte, le Magnétiſme animal peut avoir ſon degré d'utilité.

Seconde Proposition. *La Nature n'a qu'une ſeule voie de guérir toutes les maladies, d'opérer la coction & l'évacuation de l'humeur par les criſes.*

La vraie coction, dont les Commiſſaires donnent l'idée la plus juſte, ſe fait dans les maladies chroniques comme dans les aiguës ; mais, dans celles-là, la Nature a un beſoin abſolu d'être ſecourue, même par les Médecins, pour provoquer une coction, & par des remedes capables de ſeconder ſes efforts & ſon action, pour diviſer la matiere étrangere, la ſéparer, & la diſpoſer à l'expulſion.

Les criſes ſont en effet un *vrai combat de la Nature contre la cauſe de la maladie, & de réaction de cette cauſe contre la Nature.* Il eſt cependant des criſes qui finiſſent le combat victorieuſement, ſans coction décidée, ni même ſenſible, comme dans les maladies très-aiguës, où l'atténuation & la diſſipation de la matiere ſe fait au bout de trois à quatre jours, ſinon le Malade ſuccombe ; ou ces maladies quelquefois ſont prolongées ; alors la réſolution étant imparfaite, on doit favoriſer la coction, ou laiſſer agir la Nature, ſi elle a des forces ſuffiſantes pour la préparer à l'évacuation. Cette coction s'annonce par *des oſcillations plus fortes & plus fréquentes, & par l'accroiſſement de la fievre;* action évidemment néceſſaire à la coction dans les criſes les plus heureuſes. Auſſi voyons-nous dans des maladies aiguës qui ſe terminent naturellement, que le travail & l'action ſur l'hu-

meur étrangere, ſe fait dans l'accroiſſement, ſecond degré de la maladie; que la ſéparation de la maſſe des fluides, ſe fait dans l'état, troiſieme degré; & que la diſpoſition à être pouſſée au dehors en annonce la prochaine expulſion; ce qui forme la criſe & la fin de la maladie.

Nous avons obſervé même certaines maladies chroniques dans leſquelles la réſolution d'engorgemens intérieurs ou extérieurs, ſur-tout dans les glandes, ſe terminoit par des déjections ou par haut ou par bas de matieres qui n'avoient ni la couleur, ni l'odeur, ni même la conſiſtance de la vraie coction. C'étoit une eau trouble & viſqueuſe, telle qu'on la remarque dans quelques perſonnes magnétiſées, (viſqueux, gluant, ou glaireux, ſont preſque les mêmes; ils ne different quelquefois que par la couleur), ou c'étoit une lymphe glaireuſe, comme dans l'exemple de la D. G*** du premier Rapport, dont la ſortie ſoulageoit les Malades, & quelquefois les guériſſoit entierement.

TROISIEME PROPOSITION. « *Le Magnétiſme animal, en reſtituant le ton des ſolides, & réveillant* » *leurs oſcillations, en calmant l'éréthiſme, & en* » *rappelant le mouvement*, c'eſt-à-dire, *en aidant* » *& en accélérant le travail de la Nature, peut* » *opérer, par des criſes, la coction & l'évacuation de*

» *la matiere morbifique* ». Ces vertus calmantes & toniques paroiſſent contradictoires ; & cela vient toujours de l'incertitude de l'action des médicamens.

De tous les Médecins qui ont voulu expliquer l'action des calmans en général, ſelon leur ſyſtême, il faut diſtinguer un Auteur moderne. M. *Tiſſot* prétend que *ce n'eſt ni en diviſant, ni en épaiſſiſſant les humeurs, ni en exaltant ou abſorbant les parties ſulfureuſes, ni en liant le fluide nerveux que l'opium fait dormir, mais en diminuant l'irritabilité de toutes les parties, à l'exception de celle du cœur.* Cette explication a paru vide de ſens. Veut on un explication plus phyſiologique, on n'a qu'à conſulter la matiere médicale dictée au Jardin du Roi, par M. *Bernard de Juſſieu* : cet Auteur, qui en vaut bien d'autres, prouve que l'action des narcotiques eſt une eſpece d'ivreſſe.

Il eſt de fait que, moins les ſucs parégoriques ſont réſineux, & plus leur vertu ſédative eſt douce, & moins elle ſuſpend les excrétions (1). Cependant le camphre eſt une réſine

(1) Cette aſſertion vient d'être confirmée dans un Mémoire de MM. *de Laſſonne fils* & *Cornette*, qui viennent d'abréger les procédés indiqués par M. *Baumé*, pour purger entierement de ſa réſine l'extrait d'opium.

très-pure, très-inflammable, & d'une très-grande volatilité; elle agite à peine ſans enivrer, & eſt un excellent calmant diaphorétique & alexitere (1). Elle calme en effet les douleurs, dompte les convulſions, provoque le ſommeil, porte à la peau, & réſiſte à la malignité.

Pourquoi trouver étonnant que le Magnétiſme ait auſſi ces vertus toniques & calmantes? N'a-t-on pas remarqué dans certaines criſes, puiſqu'il faut en parler, une eſpece d'ivreſſe, enſuite l'aſſoupiſſement, &c. & quelquefois des ſueurs, &c. & des convulſions, ſelon la diſpoſition des ſujets; & même aujourd'hui cette méthode rend ſomnambules ceux qui y ſont diſpoſés, ſans qu'on puiſſe en expliquer la cauſe.

Toutes les criſes pouvant être procurées ou continuées, ou ſuſpendues avec les mêmes précautions qu'on emploie les calmans, les Médecins peuvent en tirer quelque utilité, & l'admettre en Médecine comme un moyen de plus. Mais, encore une fois, ce ne ſont pas les convulſions qu'il eſt plus intéreſſant à traiter; c'eſt

(1) Les Anciens attribuoient au camphre une vertu rafraîchiſſante, ou plutôt anéantiſſante; d'où cet adage:

Camphora per nares caſtrat odore mares.

Je puis aſſurer le Public par expérience, qu'elle ne fait point du tout cet effet humiliant.

bien ici le cas de dire qu'on ne doit en uſer que dans les cas abſolument indiſpenſables, comme des narcotiques. Les calmans agiroient en effet comme des poiſons, ſi les gens inſtruits n'en ſavoient meſurer la doſe convenable, & les adminiſtrer à propos. Quels avantages n'en ſait pas tirer le Praticien éclairé, dans les maladies inflammatoires & les douleurs violentes & deſtructives?

Je ne ſuivrai pas plus long-temps ce Rapport; il prouve que quand il n'y auroit que les Malades cachectiques qui en euſſent été véritablement guéris, ce ſeroit une raiſon ſuffiſante aux Médecins pour s'en occuper. Auſſi des miniſtres de ſanté, n'ayant pas l'idée vraie du Magnétiſme, porteront-ils un jugement incertain, quand ils réduiront cette pratique à l'art de faire tomber en convulſion : auſſi faudroit-il plus de quatre mois, & voir tous les jours ſes Malades avec aſſiduité, pour juger de tous les bons & mauvais effets : opérer par ſoi-même, parce qu'il faut de l'habitude & de l'expérience pour donner de la confiance à ſes jugemens : auſſi faut-il rendre juſtice aux Commiſſaires de la Société Royale de Médecine. Ils ont paru ſurpris du jugement précipité de leurs Confreres, & il eſt vraiſemblable qu'ils n'avoient pas encore le deſſein de donner leur Rapport pour

le moment ; ou ils ont craint des reproches de s'être laissés prévenir par l'imagination active des premiers Commissaires ; ou peut-être, pressés par quelques Membres imbus d'opinions tranchantes, ils se seront déterminés à ne pas différer davantage. Aussi ont-ils prononcé moins militairement & plus légalement ; plusieurs Lecteurs avoient regardé ce Rapport comme un pyrrhonisme raisonné jusqu'aux conclusions.

« Au reste, Messieurs, la diversité d'opinions » & les discussions même les plus opposées ne » doivent pas produire entre des Savans hon- » nêtes & occupés sans cesse du bien général, » ni division, ni inimitié particuliere. Je ne » suis dans le cas d'inspirer ni jalousie ni riva- » lité. Vous êtes d'ailleurs au-dessus de ces » passions qui dégradent l'humanité ; mais j'ai » l'amour-propre d'exiger la réciprocité de tous » mes Confreres, que j'estime & que j'honore » autant qu'il est possible.

» Croyez-moi, Messieurs, n'écrivons plus » contre le Magnétisme. Vous n'avez pas l'inten- » tion de donner des marques d'imprudence, » d'ignorance & d'abus pour des preuves con- » cluantes (1) ; mais les dangers outrés par

(1) Je ne puis me dispenser de vous marquer ma surprise sur la publication d'un extrait de la correspondance

» des Médecins, *verbis & scriptis*, serviroient
» plutôt à donner encore plus de vogue à cette

---

de la Société : M. Thouret a rappellé toutes ses forces, pour nous fournir des preuves, sans en sentir les conséquences. Ne peut-on pas dire de cette opposition de M. *Baudot*, un des Correspondans de la Société à Bourg-en-Bresse, *qu'il n'y a pas de secte sans partisans ni martyrs*, la même chose de la pratique trop active en Médecine? combien de partisans & de Médecins même ont-ils été les martyrs de leur secte? On en donneroit beaucoup de preuves. — Si on a l'imprudence de livrer à des spasmes une femme enceinte, doit-on être surpris si elle fait une fausse-couche, ou si elle met au monde un enfant mort? — Si on laisse fermer un cautere à un homme replet & cacochyme, sans les précautions ordinaires; c'est à l'ignorance des Magnétiseurs, qui ne sont pas Médecins, selon toute apparence, qu'on doit attribuer la mort du Malade. L'apoplexie ne devoit-elle pas être jugée par les gens de l'Art? — Les exemples *de sept morts du Magnétisme au Cap*, sont un peu suspects, par l'inexpérience de M. *Arthaud*, qui paroît n'avoir pas voulu s'instruire, & de ceux qui magnétisoient. Un remede doit être administré, dans un pays chaud sur-tout, avec tout le ménagement possible, & avec les égards dûs au climat & à la saison, à l'âge & au tempérament. — Les histoires de Nantes & de Dijon, envoyées par des Correspondans irrités contre cette méthode, avant de la connoître, donneront toujours lieu de soupçonner une prévention décidée & un entêtement radical. — Les proscriptions de toutes les *Universités, des Facultés, des Colleges* de tous les pays, ne feront aucune impression. Ne voyons-nous pas tous les jours ces Corps s'opposer d'abord ou déclamer contre les nouveaux établissemens?

» méthode qui n'a rien de désagréable; on sau-
» roit la rendre très-curieuse, quand elle ne
» seroit pas curative.

» Vous savez d'ailleurs que quelques Méde-
» cins, ardens à chercher à s'instruire des moyens
» de curation plus étendus dans la pratique, ne
» sont pas des enthousiastes ni des imbécilles.
» Il est un des Commissaires qui n'est pas de
» votre avis. Je suis flaté d'en trouver un sur
» neuf, qui ait fait à-peu-près les mêmes réfle-
» xions que moi. Il a dû alors publier ses idées,
» matiere d'un troisieme Rapport ».



EXTRAIT

Du troisieme Rapport par M. DE JUSSIEU, Commissaire nommé par le Roi.

M. DE JUSSIEU doit compte au Public de ses motifs, pour n'avoir point signé le second Rapport. « *La commission dont nous étions chargés,* » dit-il, *exigeoit de nous, non pas un simple* » *jugement, fondé sur quelques faits isolés, mais* » *un exposé méthodique de faits nombreux & variés,* » *propres à éclaircir la question, à éclairer le Gou-* » *vernement & le Public, & à déterminer l'opinion* » *de l'un & de l'autre* ».

Il ne s'est point occupé d'une théorie trop sublime : il a pensé que l'objet des Commissaires *devoit être de vérifier les faits, d'en reconnoître la cause immédiate, & d'en déterminer l'utilité médicale.* Sans rechercher les preuves physiques de l'existence du Magnétisme, ni ses effets incertains, *par contact immédiat* ou frottement, *il s'est mis en garde contre l'imagination des personnes soumises aux expériences*, & même contre la sienne, & ne s'est point attaché à des épreuves sur des *gens sains* ou *malades*, en très-petit nombre, dont

les ſenſations, ou n'en ſont point affectées, ou le ſont plus ou moins. Les épreuves *ne décideroient pas la queſtion.* Auſſi n'eſt-ce qu'après avoir établi le lieu de ſes premieres obſervations dans des ſalles où ſont réunis beaucoup de Malades, *pour connoître ſucceſſivement tous les procédés, & ſaiſir les nuances paſſageres & les contrariétes des ſenſations, & leurs réſultats, & en noter méthodiquement tous les phénomenes*, & cela pendant un temps ſuffiſant, *qu'il admet les expériences iſolées & répétées pluſieurs fois. Il a voulu beaucoup voir; il a opéré par lui-même;* il eſt venu tous les jours au traitement, & y a paſſé un temps conſidérable. Les obſervations de ſes Confreres lui ayant ſemblé éphémeres & ſi inſuffiſantes, il a pris le parti de donner ſon avis particulier. N'étoit-ce pas le ſeul vrai & le plus ſage? Cette façon de voir n'étoit-elle pas la meilleure, la plus méthodique, & la moins ſuſceptible d'illuſion?

M. *de Juſſieu* a diſtingué les faits qu'il expoſe en quatre ordres. 1°. *Les faits généraux & poſitifs dont on ne peut rigoureuſement déterminer la vraie cauſe;* 2°. *les faits négatifs qui conſtatent ſeulement la non-action du fluide conteſté;* 3°. *les faits, ſoit poſitifs, ſoit négatifs, attribués à la ſeule imagination;* 4°. *les faits poſitifs* qui paroiſſent exiger un autre agent.

Ces faits ſont énoncés avec impartialité ; mais, quoique peu nombreux & peu variés, ils ſuffiſent *pour faire admettre la poſſibilité ou l'exiſtence d'un fluide ou d'un agent qui ſe porte de l'homme à ſon ſemblable, & exerce quelquefois ſur ce dernier une action ſenſible.* L'Auteur n'en fait aucun doute.

Il s'enſuit de la réunion de ces faits, que l'influence des cauſes internes & morales, externes & phyſiques, auxquelles eſt ſoumis naturellement le corps humain, lui eſt communiquée par les procédés de cette nouvelle méthode. Elle porte la chaleur dans les parties animales ; le fluide qui s'y inſinue eſt-il le principe de la chaleur ? *Quelle eſt ſon action ſur le corps humain ? comment le pénetre-t-il ?* quels ſont ſes rapports avec les cauſes, ſoit intérieures, ſoit extérieures ?

Les conſéquences ſimples & les réflexions développées dans ce Rapport, conformes aux principes de la ſaine Phyſique, méritent l'attention des Savans & des Philoſophes. Il faut lire cet Ouvrage, où, de deux principes qu'il admet, il expoſe avec clarté celui du mouvement, la comparaiſon de l'action du fluide électrique dans les êtres animés avec d'autres êtres organiſés & vivans, qui ſont les végétaux, & de la différence des cauſes phyſiques qui agiſſent

ſur les uns & les autres. *Ce principe néceſſairement exiſtant eſt, dans les corps organiſés, le principe vital ; dans les corps animés, le principe de la chaleur animale ; & dans la nature, le principe du mouvement. Sous cette forme, il paſſe d'un corps animé dans un autre corps ſemblable, &, par ce tranſport, il produit divers changemens relatifs à l'état du corps qu'il quitte & de celui qu'il pénetre.* Ce principe de la chaleur eſt donc cet agent *qui établit l'influence phyſique de l'homme ſur l'homme*, & eſt le ſeul à conſidérer ici *ſous le point de vue d'utilité médicale.*

La partie la plus eſſentielle à examiner pour le Médecin, eſt traitée avec ſagacité & beaucoup de prudence. On y voit des exemples curatifs ; *de rétabliſſement des forces, de l'appétit & du ſommeil* dans des ſujets avec une action ſenſible ou très-légere, ou plus marquée ſur quelques hyppochondriaques ou hyſtériques, des rétabliſſemens de tranſpiration & de ſueur, & des guériſons de fievres quartes. On y rapporte avec le même ſcrupule les maladies où le Magnétiſme peut être nuiſible, celles qu'il a ſemblé ſoulager ſans un avantage réel ; il détaille enfin toutes les cauſes acceſſoires réunies, qui peuvent contribuer à ſon utilité.

Je renvoie en un mot le Public au Rapport même : les faits y ſont préſentés avec la plus

grande exactitude, & d'une maniere très-intelligible : ses conclusions sages ont tout prévu. *Retranchons avec soin*, dit-il, *toutes ces expériences de pure curiosité, la magie du Magnétisme.* La Médecine, cet art destiné à soulager les humains, doit les rejeter. *On doit sur-tout éloigner d'un traitement pareil tout ce qui a l'apparence du mystere.* Les secrets & les sciences cachées ne sont, le plus souvent, que le masque de l'erreur & de l'imposture.

PRÉCIS d'une Brochure de M. Elie de la Poterie, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Membre de la Société Royale de Médecine, Ancien Inspecteur des Hôpitaux Militaires, & Médecin de la Marine à Brest.*

Il ne sera pas hors de propos de joindre ici le Précis d'une Brochure de M. *Elie de la Poterie*, imprimée à Brest, intitulée, *Examen de la doctrine d'Hippocrate sur la nature des êtres animés, sur le principe du mouvement & de la vie, & sur les périodes de la vie humaine.* Il y a sans doute de l'amour-propre de ma part, de rassembler toutes ces idées, qui ont une analogie & une affinité si parfaites avec les miennes ; &

cela, ſans nous être jamais rien communiqué les uns aux autres ſur cet objet.

La ſcience de l'homme enviſagée par Hippocrate dans ſon exiſtence entiere, & généralement admiſe alors, n'a été obſervée, ſelon l'Auteur, dans la plupart des Ouvrages, que *ſous quelques rapports.* Nous deſirerions bien, avec lui, qu'on eſſayât de rappeler la pratique aux vérités de l'obſervation : à ce ſiecle où, par ſa doctrine, Hippocrate avoit dégagé la Médecine pratique de tous les ſyſtêmes; &, à cette époque, où *l'art de guérir n'étant fondé que ſur l'expérience, il réuniſſoit une théorie aſſez exacte pour le guider, & dès-lors avoit acquis le plus grand degré de certitude auquel cet Art puiſſe s'élever.*

Quelle eſt donc cette théorie ſi abſtraite, répandue ſi ſouvent dans les écrits d'Hippocrate? Comment expliquer ces deux propoſitions, l'une, *que tout concourt, tout conſent, tout conſpire* dans l'économie animale; l'autre, *qu'il y a une ſeule faculté, & qu'il y en a plus d'une?* Ce premier Légiſlateur de la Médecine n'a-t-il donc été qu'un Oracle?

Combien cette doctrine eſt profonde & ſimple en même temps! En rapprochant dans un même tableau toutes les recherches & tous les travaux dont la Phyſique s'eſt enrichie pendant vingt ſiecles, en interrogeant tous les

Auteurs qui ont traité de l'Anatomie raisonnée, chaque découverte devient un trait de lumiere qui dissipe peu à peu les nuages dont elle est enveloppée. Les Médecins, ajoute l'Auteur, ont donc acquis dans ce siecle-ci *les notions les plus précises sur la correspondance la plus intime entre le moral & le physique* de l'homme, selon la grande maxime que tout concourt, &c.

La seconde proposition a été interprétée d'une maniere si obscure par les Chimistes, qu'il n'étoit pas facile d'en tirer quelque notion.

Tant de systêmes en Physique, & l'esprit de conjecture en Médecine pratique, & tant de révolutions auxquelles cette science est exposée, ont éloigné les Philosophes & les Médecins de soumettre à aucune expérience le principe du mouvement & de la vie. Ainsi, est-ce le cerveau qui transmet le mouvement au cœur ? Les pensées & les affections de l'ame sont-elles les ressorts de la vie, &c., selon les sectateurs d'Hippocrate ? (Cette doctrine est celle de quelques Facultés de l'Europe, & se trouve développée dans la *Nosologie* de M. *Sauvage*). Est-ce le cœur qui en jouit le premier, & le transmet aux autres parties, &c., selon les sectateurs de *Boerrhaave ?* Ou bien le cerveau & le cœur reçoivent-ils le mouvement d'un agent généralement répandu, &c., selon la doctrine du plus

grand nombre des Philoſophes anciens & modernes, & des Médecins Chimiſtes?

Tous les ſyſtêmes réunis par la Médecine ſur l'exiſtence de l'homme & ſur les méthodes curatives des maladies, ont diviſé les Savans dans tous les ſiecles, ſans faire prévaloir l'un de ces ſyſtêmes ſur l'autre. *L'Anatomie ne parle qu'aux ſens, & la Phyſiologie à l'imagination.* Que ne devroit-on pas eſpérer de la découverte du principe du mouvement & de la vie, démontrée? Cette théorie n'eſt-elle pas renfermée dans la définition des êtres animés, par Hippocrate?

L'Auteur réduit cette théorie en cinq problêmes : 1°. *Exiſte-t-il un fluide univerſel qui donne le mouvement à tout* (1)? 2°. *Démontre-t-on l'action d'un fluide univerſel ſur les êtres animés?* 3°. *Ce fluide eſt-il le principe du mouvement dans les êtres animés?* 4°. *Exiſte-t-il une action particuliere de ce fluide ſur le cerveau?* 5°. *Eſt-il poſſible de diriger ce fluide univerſel? Quelles ſont les loix de cette méthode qui ſeroit le Magnétiſme animal?*

---

(1) Dans l'expoſition de ce problême, l'Auteur indique un Ouvrage de feu M. le Comte de Treſſan, intitulé *le Fluide magnétique conſidéré comme agent de la Nature*, & celui de M. Barthès, *de la Science de l'Homme.* Réclameroient-ils la découverte d'un fluide univerſel dans lequel tous les corps ſont plongés? Non; c'eſt la doctrine de l'Ecole de *Sthaal*, que cette Ecole a puiſée dans les Œuvres de *Lucrece, ſur la Nature des choſes.*

Cette derniere queſtion *appartient à la pratique de la doctrine d'Hippocrate :* Eſt-il démontré que le *fluide univerſellement répandu eſt le principe du mouvement dans les êtres animés, qu'il exiſte au-delà de ces êtres ?* La définition ſi abſtraite du Pere de la Médecine ſe trouveroit expliquée de nos jours dans toutes ſes parties. Auſſi l'Auteur fait-il parler le Médecin de *Cos*, comme ce grand Homme eût fait dans ce ſiecle où il ſeroit convaincu de nos découvertes dont il avoit ſoupçonné une grande partie (1).

Avec quelle force & quelle vérité M. Elie parcourt les époques de la vie, en développe les dégradations de ſept en ſept ans, & les maladies naturelles, de chaque gradation, de ſes ſymptômes, & des changemens dans le tempérament ! Avec quelle énergie, quelle élégance il a ſu nuancer les périodes de la vie humaine !

Hippocrate, dans ſes Ouvrages, a embraſſé le ſyſtême de la Nature entiere : les Médecins ne doivent donc avoir d'autre but *que de s'élever juſqu'à la penſée de ce grand Homme.*

L'Auteur, en rendant hommage à un grand

---

(1) Entr'autres, la circulation. *Les veines*, dit *Hippocrate*, (nom donné par les Anciens à tous les vaiſſeaux indiſtinctement) *ſont répandues par tout le corps ; elles y portent le flux, l'eſprit & le mouvement, & ſont toutes les branches d'une ſeule.*

nombre de Médecins, remarque que les Anglois ſont ceux qui ont juſqu'ici conſervé cette doctrine au milieu des obſtacles de l'empiriſme & de l'eſprit de ſyſtême. C'eſt à l'eſprit d'obſervation qu'ils doivent la conſidération dont ils jouiſſent dans leur patrie. *Cet eſprit eſt le titre qui crée l'exiſtence ſociale du Médecin, & lui aſſigne le rang qu'il doit obtenir parmi les hommes deſtinés à gouverner leurs ſemblables.* C'eſt encore à la ſtabilité de leurs opinions qu'ils ſont redevables de leur réputation chez toutes les Nations. Parmi le nombre de Médecins François, il cite *Théophile de Bordeu*, qui, dans ſes Œuvres, a fait reconnoître tous les avantages de l'expérience ſur l'eſprit de ſyſtême.

Lettre à M. de Juſſieu, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie des Sciences, & Profeſſeur de Botanique au Jardin du Roi, de la Société de Médecine.

« Vous avez trouvé ſans doute, mon cher » Confrere, le ſtyle de M. *Elie de la Poterie* » plein de nobleſſe & d'énergie, & preſque » académique. Pourquoi des Médecins qui écri» vent auſſi purement & auſſi élégamment le » François que le Latin, ne pourroient-ils pas

» s'élever jusqu'à l'Académie Françoise ? (Un » Docteur de la Faculté de Médecine de Paris » a eu, dit-on, cette noble ambition). La » Médecine embrasse toutes les connoissances. » *Medicina non est una nec altera, sed omnium con-* » *sortio doctrina consummatissima.* D'ailleurs il seroit » très-aisé de trouver chez les Médecins de Paris » des Poëmes françois & latins, des Discours & » Eloges élégamment écrits, des Drames & Co- » médies en vers & en prose, & quelques Pieces » fugitives; beaucoup d'esprit en un mot, mais » dont quelques-uns ont abusé de nos jours par de » mauvaises satyres & des parades très-indécen- » tes : aussi ces Arétins modernes & ces minces » Aristophanes se sont fermé par-là les portes » de toutes les Académies.

» *Il est un point de vue moral pour considérer les* » *Sciences* ou les Savans. La raison assigne un » rang, non-seulement au degré d'utilité de » chaque Science, mais encore aux qualités de » ceux qui les exercent, & principalement à la » douceur & à la modestie (1). Ces vertus sont » les plus beaux ornemens du génie, dont le » temple devient alors le centre commun où » doivent se réunir toutes les Académies.

(1) M. *de Moncrif* dit, dans sa réponse au Discours de réception de l'illustre M. *de Buffon*, que *l'Académie Françoise avoit reconnu avec plaisir qu'il étoit destiné à lui appartenir à cause de sa modestie.*

» Les

» Les qualités qui diſtinguent les grands
» Hommes, nous retracent le caractere & les
» mœurs d'un des plus célebres Naturaliſtes de
» l'Europe, M. *Bernard de Juſſieu.* Avec quelle
» aménité il communiquoit ſes ſublimes con-
» noiſſances! Avec quelle méthode & quelle
» clarté il en développoit toute l'étendue! Abu-
» ſoit-on de ſon affabilité, lui ſeul ne s'en
» appercevoit pas. On eût pu ſe laſſer de lui
» faire des queſtions, parce qu'il ne ſe laſſoit
» jamais d'y répondre. Cherchoit-on à le ſé-
» duire par quelque ſupercherie, en lui préſen-
» tant une plante maſquée de toutes pieces
» tirées de différens végétaux, il en détailloit,
» avec la plus grande patience & la plus grande
» complaiſance, toutes les particules étrange-
» res; mais il puniſſoit le tentateur, en lui
» faiſant rendre à chaque famille ce qu'il en
» avoit dérobé. Ainſi, la ſérénité ſur ſon
» viſage, la ſimplicité dans ſon maintien, an-
» nonçoient, dans tous les temps, la pureté &
» la candeur de ſon ame bienfaiſante, & lui
» acquirent la vénération de ſes contemporains.

» On a été bien ſurpris de ce qu'il n'a laiſſé
» aucun Ouvrage, que ſon immenſe érudition
» nous donnoit lieu d'eſpérer. A peine ſe fai-
» ſoit-il un mérite, d'après des obſervations de
» M. *Peiſſonnel*, d'avoir rangé à perpétuité dans

» le regne des animaux le corail, que les Bo» tanistes jusques-là regardoient comme une » plante marine très-curieuse. (*Mém. de l'Acad.* » 1742.) *Tant sa modestie le mettoit au-dessous de* » *ce qu'il paroissoit aux yeux de tous les Savans* (1).

» Quant à vous, mon cher Confrere, le » Public impartial doit reconnoître dans votre » Rapport la sagacité du vrai Physicien & » la sagesse du Médecin observateur. Il vous » juge digne des places que vous occupez à » l'Académie des Sciences & au Jardin du » Roi. Héritier des vertus & des talens de » vos aïeux, votre seule ambition est de sou» tenir leur réputation, & d'en assurer l'immor» talité.

» Les Rapports des Commissaires, le premier

---

(1) *Bernard* a eu deux freres, dont l'un *Antoine*, & l'autre *Joseph*. Les talens de ce dernier ont été plus exercés dans les pays étrangers qu'en France : quels services importans n'a-t-il pas rendus au Mexique, où il a été retenu malgré lui ?

Antoine, Praticien très-renommé, a fait la Médecine à Paris avec beaucoup de succès. Aussi avare du sang de ses malades, que la plupart de ses Confreres alors en étoient prodigues ; Professeur de Botanique au Jardin du Roi, & un des plus grands Botanistes de l'Europe ; il avoit donné un Mémoire en 1718, où il prouvoit que la langue n'étoit pas l'organe principal de la parole, & depuis, plusieurs Dissertations sur les végétaux & minéraux.

» ſur-tout, ont été diſcutés & détaillés ſuffi-
» ſamment dans certains Journaux ; cela devoit
» être. Pourquoi le vôtre a-t-il été annoncé tout
» ſimplement, ſans le moindre petit extrait ?
» une opinion particuliere & différente méri-
» toit, je penſe, un détail particulier, & ſatis-
» faiſoit à la curioſité générale. Au moins a-t-on
» prononcé quelques mots ſur l'Ouvrage de
» M. *Elie de la Poterie. Le titre annonce de grandes*
» *vues*...... & le Rédacteur finit par dire que
» *cet Ouvrage eſt intéreſſant dans les circonſtances*
» *actuelles, où les partiſans du ſyſtême nouveau*
» *s'étayent de l'autorité du Pere de la Médecine*. Je
» lui ſais très-bon gré de cette phraſe ; mais je
» ſuis fâché qu'il vous ait montré tant d'indif-
» férence.

» Il eſt bien plus étonnant encore qu'on
» n'en ait pas fait la plus petite mention dans
» les Affiches de Paris. Comment ce Journaliſte
» qui s'eſt tant égayé avec toutes les brochures
» ſur le *Magnétiſme animal*, qui, toujours ſon
» *Moliere* à la main, a ſemblé *myſtifier* la Faculté
» & les Médecins, en ſe déclarant leur cham-
» pion contre la Nature & ſon agent, n'en
» a pas fait la plus mince critique, pas
» la moindre plaiſanterie ? J'en ſuis vraiment
» piqué. Votre Rapport eût été plus recher-
» ché ; on l'auroit lu avec quelque attention ;

» un petit mal, en un mot, eût produit quelque » bien.

» Prenez garde, me direz-vous; vous n'êtes » pas Commiſſaire; on ne vous reſpectera pas, » on ne cherchera pas à vous ménager. Oh! » cela eſt bien différent, mon cher Confrere. » Quelle gloire auroit un Journaliſte à com- » battre & à critiquer un petit partiſan tel » que moi? Que peut-on dire d'ailleurs? » Trouvera-t-on mon ſyſtême un peu épicu- » rien? mes principes phyſiques ne ſont pas » tout-à-fait les mêmes (1); au reſte, j'en » adopte les principes philoſophiques juſqu'à un » certain point (2). Me traitera-t-on de corpuſ- » culaire? Sans doute je ſuis un petit corps, » dont les muſcles ont autant de fibres que » ceux d'un géant. Les petits animaux n'ont-ils » pas plus de ſoupleſſe phyſique & plus d'agi- » lité que les grands? Ne pourrois-je pas ajouter

(1) Selon *Epicure* & ſes diſciples, la chaleur n'eſt point un accident du feu; cependant ils la regardoient en général comme *un pouvoir eſſentiel ou une propriété du feu*, qui, dans le fond, eſt la même choſe.

(2) *Epicure* faiſoit conſiſter le vrai bien dans la volupté; non pas comme ſes ennemis l'ont dit, & les miens, ſi j'en ai, pourroient dire, dans ces plaiſirs infâmes, ni même dans ceux que ſe permettent certains êtres d'autant plus dange- reux, qu'ils ſont ſouvent trop aimables; mais bien dans cette volupté délicieuſe dont ne rougit point la vertu.

» plus de chaleur naturelle ? Si, ſelon les Phy-
» ſiciens, le renouvelement de la chaleur dans
» les animaux vivans de la même température,
» eſt égal à la perte qu'ils en font reſpectivement
» à leur diametre, il s'enſuit que la chaleur
» produite & plus ſouvent renouvelée dans un
» écureuil, agit avec beaucoup plus d'énergie
» que dans un éléphant. Si cela eſt bien exact,
» comme je le crois, les petits valent donc bien
» les grands.

» Attaquera-t-on mon ſtyle & ſes bigârures ?
» ces Meſſieurs ſont en force de ce côté-là,
» j'en conviens. En vérité, ſans avoir aucune
» prétention à bien écrire, je crois mériter
» quelque indulgence. Ma plume n'a-t-elle pas
» dû prendre les teintes variées des Ouvrages
» & de leurs Auteurs ? Au reſte, les traits croiſés
» par le crayon, forment les ombres d'un deſ-
» ſein : s'il peut reſſortir de ceux que j'ai tracés
» un jour ſuffiſant ſur ma façon de penſer &
» ſur ma conduite, j'aurai exécuté mon plan,
» & vis-à-vis le Public, & vis-à-vis les Méde-
» cins. Le reſte ne me donne aucune inquié-
» tude.

Principibus placuiſſe viris, non ultima laus eſt.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

FIN.

ERRATA.

PAGE 22, 5 Juillet, *lisez*, 15 Août.

P. 29, *lig.* 15, trahir mes, *lisez*, trahir nos devoirs.
Ibid. *note*, *lig.* 1, magnétistes, *lisez* anti-magnétistes.

P. 58, *note*, *lig.* 1, M. le Duc, *lisez* M. le Marquis.

P. 120, *lig.* 13, citer un, *lisez* une.

P. 131, *lig.* 24, considéré par, *lisez* considéré de tous.

P. 145, *lig.* 19, & l'admettre, *lisez*, les admettre.

P. 157, *note*, fluide magnétique, *lisez* électrique.

P. 161, *lig.* 25, on a été bien surpris, &c. *lisez* doit-on être surpris de ce qu'il n'a publié.